

Préface atelier Reims

C'était le plein hiver à Reims. Augustin K s'immisça dans leurs vies... un mort invraisemblable et un faire part non moins fantasque... d'abord une simple pensée dans la tête des écrivains de cet atelier, à peine un jeu, quelques passes de jonglages, le jaillissement de certaines images... Mais très vite, la ronde de l'écriture collective s'est mise en branle, et le souffle de l'écriture s'est levé : ample, crescendo.

Alain Dellis, Blandine Rzepka, Chantal Minard, Chantal Goubeau, Jocelyne Llop, Marie-Christine Minot, Alia Chauvin et Philippe Jolly se sont ainsi mis au service de leur imaginaire pour écrire l'histoire qui leur était soufflée. Par qui ? Par quoi ? Le vent, les rêves, les légendes, l'histoire des autres aussi bien que la leur, intime et singulière...

Chaque nouvelle écrite ici recoupe celles des autres participants. De clins d'œil en recoupements, de hasards qui n'en sont pas en rencontres véritables, d'ahurissement en perplexité, lorsque le sens de nos propres mots nous surprend, ces nouvelles se répondent : ce recueil en forme de roue rassemble huit textes sensibles et singuliers, fantasques, libres et habiles - l'imaginaire poussé dans ses retranchements ayant su se jouer des contraintes de l'atelier.

Et je remercie très chaleureusement Audrey Plistat et Juliette Chatelin pour leur accueil en gare de Reims chaque mardi dans le grand froid, et pour leur aide précieuse en ce qui concerne la mise en page et l'impression de ce recueil.

Ingrid Thobois, le 27 avril 2011

VOL VERS L'ENFER

Allain Dellis

... Enfin me voilà rentré après ces deux semaines d'absence...

J'angoissais à l'idée de retrouver Claire. Je l'avais quittée sur ce quai de gare... abandonnée serait plus juste ! Elle essayait d'échapper à sa famille, ce clan et cette fratrie qui l'étouffaient. Face à une cécité naissante, elle compensait cette défaillance par une plus grande acuité de ses autres sens. Elle appréciait la musique d'un poème, les parfums d'une aube, l'humeur des gens qui l'entouraient. La liberté, le bout du tunnel, voilà ce que j'étais censé lui apporter.

Vêtue d'une gabardine grise, avec son chapeau à fleurs, elle s'avavançait doucement sur ce quai de

gare dans la brume du petit matin. Elle donnait une impression de tristesse et de mélancolie, impuissante à faire face à la réalité des choses. Elle s'approcha de moi, mains offertes, un sourire contenu aux lèvres. Je lui tendis l'enveloppe blanche qu'elle ouvrit prestement avec un regard énigmatique.

Après un silence long et pesant, elle me toisa à nouveau. Elle n'avait pas l'air surprise et gardait tout son calme comme si les choses allaient de soi et que l'évidence d'un tel événement, l'incongruité d'un tel faire-part, ne la touchaient pas.

- Tu me dis que tu ne connais pas cet Augustin et tous ces gens censés venir ce jour-là, et, pourtant, certains te connaissent peut-être déjà depuis longtemps.

Je savais que beaucoup d'événements étaient survenus durant cette période trouble où l'amnésie l'avait rendue inconsciente et amnésique. Bon sang, que s'était-il donc passé au cours de son séjour chez ce vieux loufoque dont je ne connaissais ni la vie ni même le nom jusqu'à ce que son chauffeur me remette ce pli en mains propres ?

Nous étions vendredi. Dimanche serait un jour plein d'imprévu. Il n'était pas question de jouer à pile ou face notre présence à cet événement. Claire devait s'y rendre, faire face à la réalité. Je ne pouvais que l'accompagner. Je déposai Claire à la porte de son hôtel, lui conseillant de se reposer avant ce jour fatal. L'événement serait rude pour elle et j'imaginai qu'il le serait également pour les destinataires de ce faire-part absurde. Sa tournure était déconcertante et l'on pouvait s'interroger sur la finalité d'un tel document.

Moi, Augustin K,

j'ai décidé de quitter ce monde dimanche 27 mars. J'écris ce faire-part car il fait froid et il pleut, sinon j'aurais écrit un faire-part de mariage. Au cours des funérailles, l'officiant dévoilera le nom de mon assassin.

Je donne rendez-vous aux destinataires de courrier le 3 avril à 10 heures.

Je m'interrogeais sur les liens qu'avait tissés Claire avec ce personnage d'Augustin. Ses ennuis de santé à répétition avaient diminué sa résistance coutumière, affaibli ses capacités de réaction. Avait-elle été manipulée, abusée même par ce vieux barbon ? Toutes ces interrogations m'occupèrent l'esprit le reste de la journée. Il fallut se battre avec l'agence de voyage pour décrocher deux places d'avion au

départ de Charles de Gaulle - billets plein tarif, bien évidemment. Angoisse et questionnements m'accompagnaient toute la nuit. Le réveil fut laborieux. Le taxi, commandé la veille, se gara au coin de la rue. Nous avons largement le temps de prendre Claire au passage.

L'intérieur de la voiture dégageait une odeur particulière - mélange de transpiration grasse et de loden mouillé. Malien ou Togolais, le chauffeur avait la peau cuivrée des pays d'Afrique Centrale. Je regardais Claire dans le rétroviseur auquel était accroché un chapelet à boules de nacre laissant deviner les convictions religieuses du chauffeur. J'ouvris légèrement la vitre latérale pour dissiper les senteurs moites délivrées par une plaque d'ambipur collée sur le tableau de bord. Claire ne disait mot. Le chauffeur slalomait avec dextérité entre les files d'une circulation chargée. Claire ne disait toujours rien et le miroir me renvoyait ses yeux cernés, rougis par la fatigue et l'épuisement. Je lui prêtais de sombres pensées... à Claire, pas au Sénégalais! Encore que... Il devait vivre, pensais-je, dans un squatte abominable avec femme et enfants. La banquette arrière avachie délivrait des effluves de tabac froid mélangé aux relents de l'ambipur au parfum de fraise ou de citron... orange, à la réflexion.

Claire serrait les dents aussi fort qu'elle tenait un gros sac sur ses genoux. Pourquoi un aussi gros sac pour un déplacement aussi court? Les nuages bouchaient le ciel. Le plafond était bas comme l'était l'état de mes pensées. Il y avait eu deux femmes dans ma vie, Sylvie, puis Martine. La radio revenait en boucle, après chaque pub, sur un événement climatique majeur, l'éruption d'un volcan en Islande. Mes épouses m'avaient claqué la porte au nez en reprenant exactement les mêmes paroles: « René, c'est la geôle avec toi. » Qu'est-ce qu'elles me reprochaient ? Et lui, le Sénégalais, il avait combien de femmes? Deux dans le 15ème et deux dans sa brousse comme l'autorisait sa croyance? Et toujours ce fichu volcan qui crachait sa fumée. Dieu merci, il était loin.

En plus de la radio, le chauffeur pérorait sur son pays - la Côte d'Ivoire - sa famille et ses malheurs. Il avait bien trois femmes et sept gosses, et je crus comprendre qu'il essayait de fuir les unes et les autres. En voyant Claire aussi distante et murée dans son mutisme, je me disais que je ne connaissais rien d'elle. Ebloui par sa beauté, nous n'avions eu aucun échange et je me trouvais dans la situation d'un étranger qui donne la main à son prochain pour l'aider à franchir une mauvaise passe. Nous étions dans l'enceinte de l'aérogare. La voiture s'engagea dans le parking réservé aux taxis.

Habilement, le chauffeur s'excusa de ne pouvoir rendre la monnaie, se gratifiant ainsi d'un copieux pourboire. Le hall était noir de monde. Je redoutais l'opacité de cette foule qui ondulait comme un banc

de poissons, un coup à gauche, un coup à droite, mue par une main invisible. Je devais rester vigilant et éviter de confondre panneau de départ et panneau d'arrivée comme la dernière fois que j'avais pris l'avion.

Le tableau d'affichage indiquait bien la destination, la compagnie Air France, le numéro de vol AF6110 et la porte d'embarquement 24B. Seulement, sur la même ligne, clignotant alternativement, en grosses lettres : CANCELLED - ANNULE - CANCELLED - ANNULE.

Noir de dépit, ce n'est qu'au cinquième guichet qu'une hôtesse irritée m'expliqua que tous les vols à destination du nord de l'Europe avaient été annulés à cause d'un nuage de cendres engendré par un volcan en éruption. Il fallut me maîtriser pour éviter tout accès de colère. Je revins calmement sous l'horloge et le tableau d'affichage - là où j'avais laissé Claire. Imperturbable, elle gardait les mains enfouies dans les poches de son manteau, son gros sac sur l'épaule. Elle scrutait les gens autour d'elle, les dévisageant un par un. Curieusement, tous la regardaient aussi avec un air de déjà vu, de connu, de connivence... oui, voilà le mot : « connivence ». Tout le monde semblait connaître tout le monde. Il y avait là des femmes d'un certain âge, de plus jeunes, des couples, des messieurs bien habillés... Qu'est-ce qui reliait tous ces gens ? La destination compromise ? L'événement mortuaire ? Que diable pouvais-je conclure de ce qui se passait sous mes yeux ?

Un silence de plomb se propageait au sein du groupe instinctivement formé. Un rempart invisible les isolait du reste de la foule. Quelque chose planait au-dessus de l'aréopage, à la fois envoûtant et angoissant. Figé, tout le monde restait là, glacé, pétrifié, fossilisé. De quoi pouvait-il s'agir ? Délicatement, Claire extirpa de son sac à main une feuille blanche, posa le sac à ses pieds dans un bruit sourd. Curieusement, elle se retrouvait au centre d'un cercle. Lentement elle retourna son panneau blanc et tout le monde put lire en lettres rouges « Augustin m'a tuée ». Un homme âgé poussa un cri rauque, la bouche ouverte, les yeux exorbités et révoltés. Par un mouvement brusque, il esquissa une rotation sur lui-même, cherchant son salut dans la fuite. Trop tard... La mise à feu de l'engin explosif dissimulé dans le sac était en marche. L'assemblée resta pétrifiée. La déflagration résonna dans le hall de l'aérogare. Les vitrines explosèrent et les gens, pulvérisés, jonchaient le marbre du sol. Un nuage de cendres noires recouvrit tout le site...

C'ETAIT ECRIT...

Blandine Rzepka

Enfin me voila rentré après ces deux semaines d'absence. J'ai cru ne jamais réussir à visiter tous ces hôtels, à écrire tous ces rapports. Je suis épuisé, déçu par la monotonie des aménagements, le manque d'imagination des gérants, les publicités sans originalité. Ah ! Comme j'aspire à changer de métier, à vivre loin des villes, de l'anonymat. Je suis las du bruit, de l'agitation et de l'éparpillement. C'est comme si je ne croisai chaque jour que des aveugles, des gens qui ne prennent pas le temps de regarder, de s'étonner ou tout simplement de voir qu'il y a un monde autour - autour d'eux.

Je suis encore intrigué par cet étrange papier sur lequel mon regard est tombé avant-hier à l'hôtel et je ne vais pas manquer d'en parler à Vincent qui me rejoint ce soir. Pour une fois, nous avons pu faire coïncider deux semaines de congé. Nous nous voyons rarement puisqu'il vit en Bretagne. Demain nous partons vers d'autres horizons. Nous avons projeté de découvrir la Sardaigne loin des plages et des lieux fréquentés. Je suis impatient de revoir mon ami Vincent, et empressé de retrouver un peu de mes racines, de me rapprocher de mon grand-père Luigi, lui qui m'a tant parlé de son pays natal, l'Italie.

Quand je me suis présenté à la réception de l'hôtel « Les Cimes Blanches », j'étais épuisé non seulement par des heures de route mais aussi par les émotions vécues dans la journée et par la faim. Enfin j'ai peut-être évité à ce gamin un grave accident...

Quand j'ai vu ce petit blondinet, qui a à peu près l'âge de mon filleul Etienne, se précipiter sur l'autoroute, j'ai bondi – mon entraînement sportif m'a été utile - et je l'ai rattrapé à temps. Une fois revenu sur le banc où j'avais abandonné mes affaires et mon casse-croûte, j'ai eu la surprise de voir qu'une chèvre sortie tout droit d'un conte populaire était en train de l'engloutir. Je n'ai même pas maudit cette bête.

Après cette forte émotion, je me suis senti vidé, comme sonné, et l'appétit coupé. Pas étonnant que le soir, je n'aie plus pensé qu'à une chose : me régaler d'un bon gratin de crozets et d'une tarte aux myrtilles.

Avant de gagner ma chambre, je me suis arrêté au bar de l'hôtel et tout en savourant ma Chimay, je me suis attardé sur quelques dépliants du Syndicat d'Initiative. Je venais de repérer un restau situé dans une rue toute proche quand mon regard s'est posé sur un bouquin laissé sur une table voisine. Curieusement il s'agissait d'un livre dont m'avait longuement parlé une libraire quand je recherchais, il y

a un mois, un roman à offrir à une amie pour son anniversaire - son titre : « Mélodrama ». Du livre sortait un papier bleu azur, inséré là comme un marque-page, je saisis le bouquin, je l'ouvre. Un peu égaré par tous ces hasards, mes yeux s'arrêtent sur la page de droite et je lis cette phrase : « Nous avons longé plusieurs pâtés de maison sans dire un mot. » Je me souviens alors de cet après-midi où, découragé par mon échec à ce foutu concours, ma sœur ainée Flora, sensible à mon désarroi, m'a gentiment proposé d'aller faire un tour.... Nous avons marché pendant un bon quart d'heure en gardant le silence. Son affection et son soutien ont, à cette époque la, beaucoup compté pour moi.

C'est la faim qui m'a fait émerger de ma rêverie. J'avais le bouquin entre les mains et ce papier bleu azur, plié en quatre, comme refermé sur un précieux et mystérieux contenu. Eh bien, est-ce par curiosité ou par automatisme professionnel, j'ai déplié la feuille, et là j'ai découvert un texte pour le moins étrange.

Moi, Augustin K,

je serai décédé dimanche 20 Mars, dans un an précisément.

J'écris ce faire-part car il fait froid et il pleut, sinon j'aurais écrit un faire-part de mariage.

Voici mes dernières volontés :

Je compte sur David pour m'assister lors de la cérémonie – je ne tolérerai aucune excuse de sa part.

Je demande expressément à Espérance de ne pas venir.

Ce jour-la, je dévoilerai la liste de toutes mes maîtresses.

Cet ultime adieu se déroulera à 10 heures le 3 Avril 2011 au cimetière de Chantecoq, le village natal d'un de mes cousins, proche de Kafka, dans la Haute-Marne.

Sur le coup, j'ai souri, puis craignant d'être surpris en flagrant délit d'indiscrétion, j'ai replié le papier, refermé le livre... vidé ma bière. Le texte, mémorisé sans peine, s'affichait devant moi. Toute la soirée, j'ai songé à ce faire-part farfelu et encore aujourd'hui je ne sais qu'en penser.

Vincent qui est originaire de la région Champagne-Ardenne y verra peut-être plus clair. J'ai consulté le calendrier : nous rentrons de Sardaigne le 2 Avril et je dispose de quelques jours

avant de reprendre le travail, alors pourquoi ne nous rendrions-nous pas à ce curieux rendez-vous ?

L'avion vient de décoller de l'aéroport d'Alghero : je suis un peu nostalgique. J'ai laissé la place près du hublot à Vincent, mais je peux apercevoir la côte qui s'éloigne.

Quand aurais-je à nouveau l'occasion de parler la langue de mon grand-père? La boîte qui m'emploie me cantonne au centre et à l'est de la France. Je ne comprends toujours pas pourquoi ma maîtrise de trois langues étrangères semblait tant les intéresser lors de mon entretien d'embauche.

Tiens, Vincent s'est endormi. Moi, je n'arrive pas à fermer l'œil : toutes sortes de pensées s'agitent dans ma tête. Je revois ces lieux plein d'histoires que nous avons visités, et ces personnes que nous avons rencontrées dans les gîtes ruraux. Le printemps fort précoce, cette année, dans cette belle région sarde, nous a permis de découvrir des sites exceptionnels. Arpenter les ruelles de Castelsardo, c'est tout simplement sublime. Je n'oublierai pas ces quelques randos que nous avons faites avec un accompagnateur hors pair : il a guidé non seulement nos pas mais il a été aussi un passeur de mémoires : anecdotes, légendes... Là encore, ma connaissance de la langue m'a été un sérieux atout. Cet homme m'a peut-être aussi ouvert une voie.

A Nuero, le Musée Deledda est saisissant : je m'y suis senti propulsé dans un monde tellement différent de celui auquel, bon gré malgré, je suis lié... En allant d'une pièce à l'autre, j'avais le sentiment d'être tout proche de mon grand-père. C'était comme si je parcourais la maison à sa recherche m'attendant à être pris, d'un instant à l'autre, dans ses bras comme un gamin.

Cela fait une heure que nous sommes dans l'avion ; soudain une annonce faite en Anglais me tire de ma rêverie : « Les vols au départ de l'aéroport Roissy Charles De Gaulle sont annulés. » Impossible d'en savoir plus.

Aussitôt je m'inquiète ; nous allons être bloqués à Roissy et je me demande bien comment nous allons rejoindre Vatry où Vincent a laissé sa voiture. Pour le moment, Vincent plane dans un rêve auquel je n'ai pas accès. Pourquoi l'arracher à son nirvana ? Autour de moi, les passagers n'ont pas l'air trop inquiet. Sans doute terminent-ils leur voyage à Roissy et ils y sont probablement attendus.

Je crois bien avoir oublié d'envoyer le lot de cartes postales que j'ai rédigées cet après-midi. Nous ne nous sommes pas intéressés à l'actualité depuis deux semaines et bien voilà, sinon nous aurions peut-être pu prévoir ce contretemps et imaginer une solution. Quelle idée aussi de laisser la voiture à Vatry !

Après tous les boniments sur la grippe A entendus l'an dernier, je me demande bien la raison de cette annonce : des grèves ? Impossible, seuls certains vols seraient touchés... Une menace de guerre

bactériologique ? Cette femme dans la rangée de droite porte un blouson complètement démodé. Et pourtant, elle a de la classe. Les grèves dérangent beaucoup de monde, c'est vrai que ça complique la vie, mais c'est peut-être aussi une opportunité : si rien ne vient bousculer le train-train quotidien, plus d'uns finissent pas s'y enfermer. Comment se fait-il que je sois tombé sur ce faire-part ? A qui avait-il été adressé ? Allons-nous pouvoir nous rendre à Chantecoq ? Vincent dit que ce village n'existe plus, qu'il a été englouti sous les eaux lors de la création d'un lac artificiel dans les années 70... Le faire-part continue de nous intriguer et, poussés par l'envie de savoir, nous avons décidé d'être sur place, ou du moins dans les parages, au jour et à l'heure. D'ici là, peut-être un indice – une info sur une radio locale par exemple - nous éclairera sur cet étrange rendez-vous ... Dès mon retour, je passerai à la librairie « Page et plume ». Ce que je redoute dans les manifestations, c'est la violence, les débordements. Les sirènes des pompiers me causent toujours une certaine frayeur.

Le pilote a amorcé la descente, nous allons atterrir... Vincent se réveille, en quelques mots je lui parle du message. Il me répond : « T'inquiète pas ! Tout problème a sa solution. Nous ne serons pas les seuls face à cet imprévu. A plusieurs on s'entraide. L'occasion fait le larron. » En toutes circonstances, Vincent fait preuve d'un optimisme sans pareil.

Dans le brouhaha et les allers et venues des bagagistes, des bribes de phrases frôlent nos tympans. Nous comprenons alors que le volcan islandais qui a tant fait parler de lui il y a quelques mois, s'est réveillé. Nous nous dirigeons vers le tableau d'affichage des départs. Plus de doute possible : notre vol, ainsi que tous les autres, est annulé. Je jette un regard autour de moi. Je ne vois que des visages pensifs quand soudain Vincent éclate de rire. A une dizaine de mètres devant nous, quelques têtes se tournent et à ma grande stupéfaction, je reconnais Fabien.

- Tiens, que fait-il ici ? Je le croyais en stage de céramique à Barcelone jusqu'au 15 Avril.

Un peu gêné, je me détourne et mon regard se trouve alors attiré par un homme d'une trentaine d'années, de taille moyenne, qui arpente le hall ; il porte une veste bariolée, a le visage en partie dissimulé par un masque de plongée. Il tient une pancarte bleu azur sans inscription, soudain il la fait pivoter et je lis « Augustin K ». Il se dirige vers une personne en fauteuil électrique. Vincent me tape dans le dos et me dit « Le faire-part ne t'était pas adressé, à mon avis nous ne sommes pas conviés au rendez-vous. Pour nous, l'histoire se termine là.» Vincent ajoute malicieusement : « Toni, je vais t'étonner : j'ai une faim terrible, puisque le temps ne nous est plus compté, viens». Il m'entraîne aussitôt vers une brasserie où nous commandons une énorme choucroute.

Quelques instants plus tard, nous entendons une énorme déflagration.

LE MANTEAU VOYAGEUR

Chantal MINARD

Enfin me voilà rentrée après deux semaines d'absence. J'étais à Moscou... Le voyage fut quelque peu chaotique dans le ciel à cause des turbulences, j'avais des frayeurs et j'essayais de les dissoudre dans l'enthousiasme de mon souvenir agréable, une rencontre du hasard... Un homme charmant prénommé Igor.

Je l'ai rencontré sur la Place Rouge, j'étais à la recherche d'un vêtement chaud le premier jour, à mon arrivée dans cette magnifique capitale. J'étais partie le matin à la hâte de Paris, je n'ai pas eu le temps de retourner prendre un manteau à mon appartement.... Une affaire importante m'appelait à Moscou et c'est étonnant comme le hasard fait se rencontrer des personnes qui ne se connaissent pas et qui s'attendent inconsciemment... L'instant vécu fut un équilibre entre l'offre et la demande, entre un besoin et sa satisfaction, enfin une chance.

Igor avait un manteau de femme sur le bras, on aurait dit une statue sur la Place Rouge... il attendait une femme pour le lui remettre...

Pour m'aborder, il m'a demandé si je venais de France... Cela se voit-il que l'on est française ? Il me fit la remarque que mes vêtements n'étaient pas indiqués pour le climat russe plutôt froid au printemps... Je lui répondis que j'avais affaire à Moscou et lui expliquai l'urgence de mon départ. Il me proposa une collation chaude et nous rentrâmes dans la « brasserie du décabriste » pour discuter plus amplement. Il avait posé le manteau en renard argenté sur mes épaules...

Je me sentais très mal à l'aise dans cette merveille de vêtement, moi qui aime les animaux et qui milite pour leur sauvegarde. Un manteau long en renard argenté qui faisait de moi une autre personne, russe de sang pur....

J'avais l'impression qu'en entrant dans cette brasserie, j'étais regardée comme une richissime princesse de la belle Russie. Nous discutâmes longtemps avec Igor, nous faisons connaissance et échangeons nos goûts pour la littérature. Il me racontait le « Joueur de Dostoïevski », « le Premier Cercle » de Soljenitsyne... Je lui faisais part de mon adoration pour l'œuvre de Henri Troyat et de son histoire dans l'Histoire, à la lumière des Justes, relatant les mésaventures de décabristes au bord du lac

Baïkal, le courage des Femmes qui les suivirent dans le calvaire mortel qui devenait leur destin final. Nous bûmes un thé chaud à petites gorgées et nous dégustâmes des gâteaux spécialités du pays ainsi que des blinis.

Deux heures s'étaient écoulées sans que ni lui ni moi ne manifestions l'envie de se quitter. Pourtant la vie de chacun appelait les personnes à mener leur destin qui ne s'arrêtait pas dans « la brasserie du décabriste ». Quand nous prîmes congé de l'autre, je lui proposais de lui rendre le manteau en renard, car ce vêtement est si luxueux et onéreux, qu'il devait être destiné peut-être à une autre personne... Il me l'offrit en me demandant mes coordonnées en France. Il me précisa qu'il devait quitter Moscou pour une mission à Kiev en Ukraine.

Pendant que je marchais sur le trottoir, je pensais à Igor Berdiaïev, mon nouvel ami mais j'avais des réserves. Je gardais malgré toutes ses coordonnées précieusement... Je ne pouvais pas aller le voir chez lui par manque de temps et surtout à cause de ma mission et de la sienne... Notre rencontre fut de brève durée... Peut-être qu'un jour nous réunira à nouveau.

Singulière façon de draguer les femmes, de la part de l'homme qui leur propose un manteau en renard argenté sur la Place Rouge... Il m'avoua qu'il revenait d'une fête et le manteau semblait neuf et jamais porté.

Je ne me posai pas plus de questions, d'autres auraient refusé catégoriquement cette façon de faire comme une offensive sur la personne. D'autres auraient pu se demander si c'était un objet volé ou de contrebande.

Igor m'apparaissait honnête, un peu maladroit et drôle à la fois, il avait un fort accent slave et il me plut dès le premier instant. Je me sentais happée par cet homme et au fond de moi je sus que nous serions appelés à nous revoir. J'avais de tels sentiments car dans un certain état de vacuité, mon âme avait besoin de connivence.

L'Amour avec un grand A pour qui, pour quoi, quand, comment ? L'existence porte son mystère et il faut souvent se laisser aller à la douceur qu'elle peut nous apporter comme un rappel d'une douceur maternelle sécurisante.

Pour l'heure, le manteau est délicatement rangé dans mon bagage et il a fallu que je trouve un bagage à sa mesure. L'avion se pose sur la piste de l'aéroport Charles de Gaulle, je vais récupérer mon joli souvenir qui me rappellera cet homme mystérieux. Attendant mes bagages, j'ai encore l'esprit en conversation avec Igor. Il me parlait de l'Ukraine et de sa mission quand nous étions devant notre tasse de thé dans le café du décabriste. Il me racontait qu'à la frontière ukrainienne, cette fois il n'y a pas de barbelés mais seulement des gardes armés et des chiens.

Je pense néanmoins à l'aéroport Domodedovo à Moscou... Triste aéroport comparé au nôtre ! Comme je marche vers la sortie, j'aperçois mon amie Julia, toute vêtue de noir...

- Quelle est cette tenue de deuil inhabituelle chez mon amie ? Me dis-je intérieurement.

J'entends Julia qui appelle mon prénom, « Constance ! » en faisant de grands gestes. Je reviens à la réalité de l'aéroport où les bruits se font plus forts. Les rendez-vous aux portes d'embarquement, les gens qui courent en regardant leur montre, les enfants qui s'accrochent à leurs parents portant des bagages à main et qui ont peur de se perdre forment un ensemble grouillant et multicolore.

A l'approche de mon amie je sens bien qu'un drame est sur sa bouche. Au moment où elle me prend par les épaules pour me saluer, je sens sur mon visage, sa joue mouillée de larmes. Je perçois une musique africaine et je vois une délégation officielle sénégalaise, une quinzaine de personnes aux vêtements chamarrés. Les membres de la délégation ont ce port de tête propre à leur race, la dignité et leurs visages ont une chaleur particulière sur leur peau et dans leur expression. Ils sont joyeux en apparence.

Julia me révèle d'emblée ce drame que je pressentais :

« J'ai une terrible nouvelle à t'annoncer ». En même temps, j'avisé un kiosque à journaux tout en écoutant mon amie... Le choc ! Je vois un visage connu sur la première page du journal Paris news, je regarde Julia qui me dit « et oui, on l'a assassiné on soupçonne son unique héritier, son fils Romain qui travaille pour les Hôtels France-Tour ».

Je n'en crois pas mes yeux, pas mes oreilles pourtant tout est fait pour que la réalité se fixe en moi mais inconsciemment, je refuse ce décès annoncé trop brutalement.

J'avoue à Julia que Monsieur Augustin K, mon ami que je traitais en psychanalyse depuis qu'il était rentré d'Afrique, voici un an presque jour pour jour s'est mis à vouloir suivre une cure de désenvoûtement chez moi comme il disait. Il se sentait possédé par une sorte d'emprise, une force maléfique qui le détériorait depuis plusieurs mois... Soudain je me souviens qu'il m'a laissé un document important pour lui, la copie d'un courrier qu'il a reçu en Afrique à Saint Louis où il demeurait au Sénégal. Ce courrier est injurieux et dévaste la réputation d'Augustin et il dit « Tu es considéré comme mort pour la famille qui te croit dans un hôpital psychiatrique, enfermé pour cause de schizophrénie ». Suite à ces mots Augustin est revenu en France pour le rétablissement de sa Vérité et surtout pour lever le voile sur des Affaires financières qui apparemment, selon le courrier, sont faites à son détriment. Considéré comme mort par son Père, Augustin craignait le pire et le pire était arrivé, son Père, antiquaire de renom, était décédé deux ans auparavant et personne ne l'avait prévenu.. Je réunis

toutes ces pensées qui m'assaillent en l'espace de quelques minutes et surtout je les garde bien profondément dans ma mémoire pour élucider cette difficile affaire.

De penser encore à cela me fait frissonner, je mesure aujourd'hui la teneur de ses mots d'exorcisme dits à l'époque sur le ton de la plaisanterie. Augustin était farfelu mais pas inconscient, il était aussi un grand humoriste pour ses amis, un type de grand cœur. La névrose que j'ai diagnostiquée dans l'esprit de cet homme ressemble plus à un accident vaudou... une prise de pouvoir sur un esprit généreux et bon par un autre cerveau qui s'en amuse mais qui ? A moins que cela ne soit dû tout simplement à la détérioration de sa réputation par une autre personne occidentale. Ce qui revient à dire qu'il a succombé aussi à une autre force maléfique, une autre sorte de prise de pouvoir sur lui. Avait-il des ennemis dans son propre pays ? Dans sa propre famille ? Apparemment, il a un frère avec qui il était en lutte fratricide à distance et il se pourrait qu'une hantise soit venue lui *fourbiller* l'esprit. Un traumatisme violent qui a fait effraction dans son pauvre ciboulot. Augustin était un marginal intelligent, un humaniste qui vouait sa vie à la cause Humaine et il s'en revendiquait ouvertement auprès de ses amis. Il a passé quinze années au Sénégal pour défendre la cause paysanne.

Julia m'amène vers un taxi, le chauffeur est noir et montre un grand sourire blanc propre à ces gens ouverts d'esprit et de cœur. La nouvelle a fait le tour de la capitale et la discussion part sur le sujet de l'assassinat de Monsieur Augustin K. La spéculation générale désigne un coupable et d'emblée, le fils Romain connu pour sa vie dans le luxe aurait perpétré ce crime sur son propre père pour satisfaire sa soif de fric. Le taxi arrive à destination et nous rentrons toutes les deux dans mon appartement rue Malesherbes. A Julia, je demande de rester avec moi jusqu'au lendemain. Nous aurons la soirée pour en discuter.

Julia me tend le faire-part écrit de la main d'Augustin K. « La carte bordée de noir, sans expéditeur, était dans notre courrier peu de temps après ton départ ». On dirait qu'il a préparé ses faire-part à l'avance, qu'il a écrit avec originalité son texte comme s'il avait prévu son décès, même comme s'il voulait organiser après sa mort, son prolongement.

Le faire-part invite plusieurs personnes au rendez-vous qu'il donne au cimetière de Dakar où il doit être inhumé.

Moi Augustin K,

Je serai décédé dimanche 21 mars 2011 dans un an précisément. J'écris ce faire-part car il fait froid et il pleut, sinon j'aurais écrit un faire-part de mariage. Gag !

Bien sûr David K devra venir quels que soient les prétextes qu'il avancera pour se défilier. Au cours de mes funérailles à Dakar, le 3 avril suivant, la Vérité se dévoilera et il sera révélé le nom de mon assassin. Mon fils dispersera mes cendres dans la Maison des esclaves, sur l'île de Gorée.

J'invite mon amie à prendre place sur le divan de cuir blanc dans mon salon design. Je m'assieds près d'elle. Julia me révèle que notre ami Augustin K était en mauvaise santé. Il ne prenait plus de médicaments car selon lui, ils étaient inefficaces. Il m'a dit que tu lui avais aussi déconseillé de continuer le Prozac prescrit par le psychiatre, le docteur Pétrin, le mois précédent. La psychanalyse peut faire des miracles sur le long terme, c'est tout un travail d'élucidation du mystère humain et de son fonctionnement à l'œuvre à l'intérieur de l'âme humaine... Moteur du cerveau !

- Son fils Romain est accusé par tous mais je n'y crois pas, me confie Julia, il n'y avait pas de haine entre le père et le fils. La haine existait entre son frère et lui, il m'en avait fait part et m'avait raconté la lourde histoire qui les liait.

Je constate que mon amie Julia a été dépositaire des secrets difficiles d'Augustin et nous pourrons compléter nos analyses afin de tirer cette affaire au clair. Il m'appartient de ne pas jouer l'exclusivité surtout quand le décès est mis en question. Il n'y a pas à tergiverser, pas de jeu de pile ou face, notre présence à Dakar est un devoir, un impératif pour Julia et moi. Toutes deux nous essayons d'aller plus en profondeur dans nos recherches au sujet de la psychologie de notre ami parti trop tôt.

- A l'inhumation de notre ami, tu vois je vais observer son frère David K cité sur le faire-part. Dotées de la science de la synergologie nous pourrons l'observer. Même si nous ne le connaissons pas, nous le reconnaitrons.

Julia est aussi psychanalyste et toutes deux sommes installées depuis quinze ans en cabinet dans la capitale. Nous nous rendons régulièrement en pays étranger pour la mise en commun des connaissances et des recherches sur le cerveau humain... recherches psychanalytiques et psychiatriques mais à la différence que nos protocoles de traitement excluent en partie les médicaments à la chimie dévastatrice, ce sont la parole, l'écriture et l'organisation de la pensée qui peuvent sauver le cerveau en perdition, en panne de logique. Un gros travail personnel et de longue haleine qui fait appel à la patience de la personne.

Le commun des mortels pourrait dire « Augustin K est un fou, un malade, qui part comme il a vécu », mais ceux qui pensent cela se fourvoient car ils ont écouté David K leur raconter la vie de son frère enfermé dans la geôle de la schizophrénie alors que ledit frère était tout à son œuvre humanitaire à

Dakar et à Saint Louis où il demeurait. Même pour leurs parents, le frère suborneur a monté une cabale mortelle.

Je demande à Julia si elle a vu le dossier complet d'Augustin au Cabinet, et le document envoyé par David à Augustin, le fameux courrier du mauvais sort jeté qui pourrait représenter un mauvais sort éternel, une récurrence depuis l'enfance d'un frère cadet jaloux de son aîné intellectuel. Les mots peuvent tuer et nul ne peut le savoir quand aucune trace ne subsiste. C'est la fatalité qui porte cela sur son dos ! Et quand on se met à incarner la fatalité dans sa propre famille, il faut réagir ! Julia me rétorque que oui, son dossier elle l'a survolé !

Comme il travaillait en Afrique, en toute confiance, Augustin ne pouvait pas voir venir l'arnaque, la succession de son père spoliée par son propre frère de sang. David est un vengeur-né, il a besoin de rester dans sa lutte fratricide tel Caïn sur Abel.

Seul Romain K, à peine la trentaine, devra faire le travail de réclamation sur la part de son père Augustin. Il appartiendra à Romain de demander des comptes et fort heureusement pour lui il est gestionnaire et sait ce que sont l'actif et le passif d'un bilan. Aujourd'hui, les Jeunes doivent avoir ces notions bien en tête, pour l'assurance d'une bonne santé mentale vue par la topique économique freudienne.

Le monde l'accuse par voie de presse à scandale, et cela n'a rien d'officiel. Mais la mort d'Augustin K, le 21 mars dernier est bien réelle et elle n'est pas due au hasard. Apparemment, David K est un pervers narcissique manipulateur, il aliène le monde à sa rumeur et bon nombre de personnes boivent des paroles d'un type peu scrupuleux.

Il tue Augustin dans le silence du souterrain de leur inconscient collectif ! Il n'a pas d'empathie, il n'a pas d'émotions...

Je révèle à mon amie le rêve prémonitoire qu'Augustin m'a confié une semaine après son retour d'Afrique. *Dans un décor africain, il se transformait en papaye et des sorciers se partageaient les parties de son corps avant de le dévorer.*

Julia m'écoute et reste ébahie et finalement, rien ne l'étonne car elle me confie à son tour des choses importantes qu'Augustin lui a relatées pendant mon absence. En Afrique, il existe des hommes, les *Wu-digo* qui utilisent le Mal à des fins mortelles. Ils sont appelés *des gougnons* et ils ont la connaissance des poisons traditionnels. Ils savent aussi « manger l'âme de quelqu'un qui réussit socialement ! ».

J'en déduis que des maux inexplicables dans notre civilisation pourraient aussi être interprétés comme des effets du mauvais œil... Les Anciens savent cela, pourquoi les croyances s'arrêteraient-elles à la frontière du vingt et unième siècle.

Le rêve prémonitoire informe sur l'avenir et représente une faculté incroyable de l'esprit. Augustin se voit transformé en papaye consommable car il subissait le vaudou, il subissait le vampirisme... vaudou occidental... Vois Julia, simplement en occultant une personne de ses propres affaires et en l'isolant pour la massacrer moralement dans un prétexte de folie, et ruiner sa réputation, les effets de telles frasques sont les mêmes que le vaudou... La personne se sent vide... La personne se sent passer pour un rien, un parasite, une chose, un objet jeté, cassé et déclassé... Il est minuit et la fatigue se fait sentir. Julia part dormir dans la chambre d'amie.

Le lendemain 2 avril, nous sommes sur le départ pour ce voyage qui nous mène au dernier hommage à rendre à Augustin K. Un taxi nous attend dans la rue, nous lui demandons de nous conduire à Charles de Gaulle. Ma pensée silencieuse est chargée d'émotions et le souvenir d'Augustin remonte à ma mémoire. Je le revois avec ses cheveux bruns mi longs, un peu mal coiffés, c'était sa personnalité. Ses yeux de ciel perçaient à jour qui osait lui mentir... Comme tous les yeux de ciel, purs et vrais qui troublent. Je sais qu'il adorait les africains et sa mission lointaine était pour lui le baroudeur, un sacerdoce. Il avait un Maître... Albert Schweitzer.

Maintenant, il est réduit en cendres notre ami. J'imagine l'urne que Romain a emportée hier par le vol du matin vers Dakar. Puis, je pense à son frère David K et au monstre qu'il représente, car il ne faut pas être équilibré pour faire passer un membre de sa famille pour schizophrène à la face du monde. Tenir secret un pseudo hôpital, enfin monter une cabale et faire planer un spectre nauséeux de mystère morbide... Ne relève que d'un esprit tordu.

Julia me dit que la Vérité va forcément sortir de cet imbroglio et que nous rétablirons l'exacte histoire entre les deux frères pour Romain qui pourrait subir en cascade l'infection de la lésion financière. A ce niveau cela représente et fait office de névrose de classe...

Dans une famille, une personne mise à l'écart et considérée comme pauvre subit la névrose qui la déclasse... qui la fait glisser dans l'abîme. Tant de personnes subissent cela depuis des générations et ne font rien pour reprendre la place qui leur est due, la place du départ de leur vie. C'est cela, le véritable bonheur... Selon Saint Augustin, *c'est désirer quelque chose que l'on a déjà*... Sa place dans la fratrie acquise à la naissance, en un mot, la Vie !

Soudain, des bruits fracassants attirent notre attention, le taxi est entouré de manifestants, que se passe-t-il ? Le chauffeur dit qu'il s'est laissé surprendre et que c'est mal balisé... La manifestation envahit la rue et nous sommes en étaiu Place de la Nation. Des CRS se mettent à taper de la matraque

sur des jeunes cagoulés. La France commet des bavures et cela va déplaire au président de la République... Le service de sécurité français compromet son image.

Julia émet ses réserves... Est-ce une prédilection ce blocage dans la rue... Un signe qui nous annonce une impossibilité de vol ? Je lui fais remarquer qu'elle a des dons de voyance mais qu'il ne faut peut-être pas tomber dans le pessimisme ! Quand je pense que notre ami en poussière aujourd'hui avait tout prévu de son inhumation et de sa fin de vie ! Du sang gicle sur le pare-brise du taxi, le chauffeur est effrayé et klaxonne pour faire s'écarter les manifestants... Des klaxons derrière partent en concert et cela est très pénible... On entend des mots insalubres comme « casse-toi pauvre con et racaille » ! Nous ne pouvons rien faire d'autre sinon régler le taxi et nous enfuir vers le métro le plus proche pour nous rendre à l'aéroport. Dans le métro c'est une autre compression, le monde à cette heure, les gens qui sortent du travail et qui rentrent chez eux nous poussent dans le wagon. Décidément, il est inscrit aujourd'hui que nous devons prendre des bains dans la marée humaine.

Les odeurs de tabac sur des vêtements de plusieurs jours se mêlent à des effluves de Chanel et ce cocktail nous force à rester un peu en apnée. Les stations défilent et les minutes aussi, l'heure approche et nous craignons de rater l'avion. Nous arrivons enfin, nous posons nos deux petites valises...

Quelle n'est pas notre surprise ! Au terminal 2 « Vol pour Dakar : canceled » ! Mon premier réflexe est de regarder Julia et nous avons un sourire de connivence mais c'est un grave inconvénient et demain nous ne pourrions pas être au rendez-vous à Gorée !

Je regarde autour de moi, comme c'est étrange, des personnes sont là pour la même raison que Julia et moi ! Des hommes et des femmes que nous ne connaissons pas détiennent un faire-part identique au nôtre ! J'avance vers une dame en fauteuil roulant, elle me dit que l'on se connaît et qu'elle est venue à mon cabinet la semaine passée, je me souviens bien, vous êtes Madame Désirée Droma... « Daire », me répond-elle avec humour. Il me semble que mercredi prochain on doit se revoir. Julia s'approche et me glisse à l'oreille que notre David K est tout à côté... Regarde ! Il ressemble en moins beau à son frère ! Pas de doute !

Augustin n'avait pas prévu cette éventualité. Le volcan d'Islande qui empêche tous les vols dans l'hémisphère Nord.... La délégation sénégalaise est aussi présente et je les entends parler d'Augustin en termes dithyrambiques : *Compagnon fidèle, membre honoraire de l'association, membre donateur, générosité, grande perte, combat pour l'amélioration des conditions de la vie paysanne.*

Alors, Augustin était un personnage très connu en Afrique, Julia, son œuvre pour la construction du futur monde rural là-bas, il a collaboré à une conception différente de l'économique, du politique et de la politique à mener. Enfin il a contribué à la refondation de la société rurale au Sénégal.

Romain devra écrire sa réhabilitation pour leur groupe familial... Une lutte fratricide laisse des traces dans la psycho-généalogie et leur arbre familial va se retrouver élagué et gangréné si rien ne se fait.

Comme nous sommes appelés tous à un revirement de situation, nous retournons sur nos pas ! Un hiatus dans le continuum ! Je regagne mon appartement rue Malesherbes et Julia me quitte jusqu'au lendemain et retourne à son domicile à Neuilly. Dans mon salon, je prends un magazine scientifique et tout à coup un article attire mon attention sur trois pages et je vois la photo de mon ami Igor. Ses yeux bleus me renvoient dans la brasserie du décabriste... Et à la lecture du magazine, je constate que cet homme ne m'avait pas menti, et je me laisse aller à la douce pensée d'une prochaine rencontre...

A la fin des trois pages qui exposent ses recherches particulières sur la génétique et les irradiations de Tchernobyl, ses conclusions de recherches aboutissent sur le fait *qu'une fraction des radiolésions est réparable par les cellules. Et la restauration de la fonction biologique atteinte s'accompagne de la réparation de l'acide nucléique...* Un rendez-vous est donné au lecteur au Collège de France dans le cinquième arrondissement de Paris... pour une conférence demain après-midi à quinze heures.

C'est très bien cette vulgarisation de la science, me dis-je.

Je touche mon joli manteau en renard argenté, posé sur mon canapé et l'objet me renvoie à ma conscience pour la sauvegarde des animaux. Sa douceur emplit mon cœur. Non, je ne m'en séparerai pas.

NUL N'ÉCHAPPE A SON DESTIN !

Chantal Goubeau

Enfin, me voilà rentrée après deux semaines d'absence. Je me croyais au bout du tunnel, alors que je descendais ce marchepied. Déjà, dans le train, j'avais eu une altercation avec le contrôleur pour une histoire de billet. Je pensais me retrouver au chômage. Je n'entendais que de sombres faits-divers, à la radio, sur la Solitude des êtres, sur la crise économique. Je ne m'attendais pas à revoir mon époux Luc - sans travail, je ne l'intéresserais plus, je ne représenterais plus que des problèmes.

Nous nous étions quittés après une discussion houleuse. Nous avions espéré réaliser notre désir d'enfant, depuis maintenant plus de sept ans. Après de multiples et vaines tentatives, j'avais l'impression que nous avions épuisé toutes nos ressources. Même si c'était infondé, nous nous sentions coupables l'un envers l'autre et notre couple se délitait insidieusement, chaque jour.

J'avais sauté sur l'occasion, quand on m'avait proposé ce Congrès à Moscou.

Je rentrais de plus en plus tard de mes tournées. Je travaillais en tant qu'expert médical pour un grand cabinet d'Assurances. La Direction nous mettait la pression, pour décrocher de nouveaux contrats et cela créait une déplorable ambiance. Ils mettaient en avant « l'épée de Damoclès » du Chômage.

De mon côté, l'on aurait pu croire que j'avais les mains libres. En fait, pour moi aussi, l'incidence des "Hautes Sphères" existait. J'exerçais mon expertise, lors de l'analyse des sinistres. Ces H.S.¹ me suggéraient vivement de trouver la faille qui leur permettrait de les dégager de leurs responsabilités, bref, de se soustraire au dédommagement de l'assuré. Je me trouvais souvent devant un cas de conscience. Réussir ma vie professionnelle était devenu un challenge et compenserait, peut-être, le vide de mon couple.

Dans le séjour, la lumière rouge du répondeur clignotait et attisait ma curiosité. Mais, je fronçai les sourcils quand je m'aperçus que la pièce était sens dessus dessous, comme si l'on avait dû partir subitement.

Déjà dans le hall de l'hôpital, l'atmosphère était pesante et bruyante parmi cette foule grouillante, composée de familles rendant visite à un membre des leurs ou à un ami, de patients anxieux à leur arrivée, et d'autres pressés de rentrer chez eux. Des haut-parleurs déversaient inlassablement leurs messages, d'un ton monocorde, à la recherche de médecins, en urgence... ou d'autres personnes.

Maintenant, j'étais au premier étage. Dans ce service, milieu aseptisé, les odeurs de désinfectants, d'éther et le mélange vraisemblable de drogues et de sécrétions humaines, montèrent à mes narines. Des gouttes de sueurs perlaient sur mon front, mon appréhension s'amplifiait, au fur et à mesure de l'attente. Trop d'émotions ressurgirent du passé....

J'avais la réponse, je savais maintenant pourquoi Luc n'était pas venu à la gare. Un anévrisme de l'aorte : ça ne prévient pas ! Tous ces événements récents dans notre vie avaient dû faire monter la pression.

¹ Hautes Sphères = la Direction

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent lentement. A mon grand plaisir, apparaît alors ma blouse blanche préférée. Dedans, le Dr K.... qui avait eu la délicatesse de me laisser un message rassurant sur le répondeur.

Olivier K. et moi avons fréquenté les mêmes cours à la fac de médecine. Bizarre, le hasard nous avait une nouvelle fois réunis. Le Docteur K. avait opéré mon mari, en urgence et ainsi lui avait sauvé la vie *in extremis*. Pour la seconde fois, je lui étais redevable...

Quand l'ascenseur se referma, avec la même lenteur, je remarquai un papier noir chiffonné dans un coin. Je ne sais pourquoi, je le ramassai et le glissai furtivement dans la poche de mon manteau. Je rattrapai le Dr K. et le suivis jusqu'à la chambre de mon mari. Je parle de chambre, mais il s'agissait plutôt d'un immense aquarium, au travers duquel, on me laissait voir mon mari. Aujourd'hui, il n'était pas conscient. Il était toujours intubé, un tuyau, introduit dans sa trachée le reliait à une machine qui l'aidait à respirer. Ces yeux étaient clos, recouverts de rustines blanches. Difficile de reconnaître Luc dans ce décor irréel. Où trouver une once de son corps qui n'aurait été envahie par cette intrusion du corps médical ? Déjà au niveau du visage, où l'on cherche une expression de vie, je ne voyais même pas son front, caché sous un bonnet de jersey. Je devinais son nez sous le pansement qui fixait le tuyau gastrique. Dans sa bouche, deux horribles instruments lui donnaient l'air d'un robot : une canule et une grosse sonde reliée au respirateur ; la fixation fiable et minutieuse de cette dernière soulignait son rôle vital. Ses deux bras étaient réquisitionnés : l'un par des perfusions, l'autre, par un appareil prenant sa tension régulièrement. Même un doigt se retrouvait avec à son extrémité, une sorte de pince à linge ! Je m'avançai timidement, encouragée par le Dr K. J'avais souvent entendu poser cette question, chez les profanes : il a combien de fils, ou combien d'agrafes ? Il souleva le drap : De chaque côté d'un long pansement immaculé, des drains très fins, aspiraient un peu de sang vicié. Deux énormes tuyaux traversaient son thorax, reliés chacun à une valise transparente. A travers le tuyau du bas, oscillait un écoulement sanglant, sous la forme de bagues rosées rythmées par sa respiration. Sous le drap soigneusement replié, un sac pendait négligemment sur le sol et semblait rempli d'urines plutôt foncées. Cet environnement stérile digne de la Nasa conférait à ce lieu, une froideur et un côté inhumain. Luc n'était plus l'acteur de ses besoins les plus basiques. Entrées et sorties de ce corps étaient sous la responsabilité du personnel soignant. A côté de son lit, de nombreux cadrans lumineux, s'illustraient de courbes en vert bleu et noir. A leur droite, des chiffres, en rouge, bleu et turquoise, en gros caractères et de tailles plus modestes, s'accompagnaient de sons obsédants mais témoins rassurants du rythme cardiaque, de la respiration (fonctionnement du respirateur), des différentes alarmes et d'autres paramètres. S'ensuivait un concert cacophonique de sons non synchrones.

Je ne pouvais croire les paroles réconfortantes du Dr K. Je travaillais pourtant dans ce secteur médical! Mais quand l'on est confronté à la santé de sa famille, l'émotivité et les sentiments supplantent le raisonnement et la logique. Je me retrouvais impuissante et toute petite. Le Docteur K. me raconta succinctement l'intervention qu'il avait pratiquée : Luc revenait de loin. Sa prise en charge rapide par les urgences et l'intervention du Docteur K. avait contribué à ce miracle. Il avait pratiquement eu une exsanguino-transfusion...

Toutes ces paroles me parvenaient comme à travers un brouillard. L'équipe soignante, difficilement reconnaissable sous son « scaphandrier » évoluait dans cette bulle avec précision, assurance et entrain. De loin, on aurait pu croire que le calme y régnait, n'étaient les bips, les alarmes et tous ces bruits insolites.

Une odeur particulièrement âcre, m'atteignit dans ce sas malgré mon masque. J'avais chaud sous cette blouse bleue et la panoplie de réa.

J'aurais voulu pouvoir toucher, ne serait-ce que sa main. Sentir la chaleur de son corps ! Pouvoir lui dire que j'étais là, que j'étais revenue, que je l'aimais, lui susurrer nos mots doux à l'oreille. Peut-être que dans ce demi-sommeil, il aurait entendu mes paroles, reconnu ma voix.

Quand le Dr K. fut appelé au chevet d'un autre patient, je me réfugiai aux toilettes. Je devais épancher ce surplus d'émotions que j'avais réussi à contenir. Je pleurai et mon chagrin venait du plus profond de mon être.

Une boule me serrait la gorge et mon corps était traversé par des spasmes. J'essayai de me calmer. Je m'aspergeai le visage d'eau fraîche et en bus une gorgée. Je cherchai un mouchoir dans ma poche et ma main sortit ce papier froissé (celui de l'ascenseur). Je le lissai sur le plan, à côté du lavabo et surprise, y lus un insolite faire-part de décès.

Malgré la situation incongrue dans laquelle je me trouvais, je fus intriguée et me demandai...Etrange coïncidence ; je crus me souvenir, qu'un client de ce même nom avait souscrit une assurance-vie, à notre cabinet. Encore un hasard ? Etait-il de la famille du Dr K. ? Un proche parent ? Pourquoi le faire-part avait-il été froissé et jeté négligemment, dans l'ascenseur et par qui ?

Moi, Augustin K, je tiens par la présente, à vous informer de mon décès, dans un an, jour pour jour.

Ce dimanche 03 avril 2010 étant plutôt pluvieux et froid, la rédaction d'un faire-part de décès me semble-t-elle plus logique que celle d'un faire-part de mariage !

NB : Présence de David est vivement souhaitée (quels que soient les prétextes qu'il avancera pour se défilier).

En revanche, qu'Espérance, s'abstienne de venir ! Elle ne manquerait pas de perturber la cérémonie !

Au cours de mes funérailles, l'officiant dévoilera le nom de mon assassin.

Dans un même souci de vérité, la liste de mes maîtresses sera aussi exposée.

En toute convivialité, à l'issue de la cérémonie, dispersez SVP mes cendres dans le barbecue.

La cérémonie se déroulera le dimanche 3 avril 2011 à 15 heures (heure locale) au pied du volcan islandais Eyjafjöll² que je connais si bien.

PS : Pensez à amener photos et anecdotes relatant ma vie dispendieuse.

Programme musical prévu « Je veux qu'on rit, je veux qu'on danse, je veux qu'on s'amuse comme des fous... ».

Je ne suis pas à plaindre. Tout le monde m'avait prévenu.

Je cherchai ma liste aide-mémoire afin de vérifier si tout était en ordre (fermeture des volets, verrous des portes, vider les poubelles, passeport, papiers, argent...). La sonnette m'avertit que le "Relai-Aéroport" était arrivé. Je descendis aussitôt. Je fus accueilli par le chauffeur qui vint à ma rencontre. Il déposa mon vanity-case dans le coffre du véhicule. Je pris place à l'avant.

Tant de fois, j'avais eu recours à ce mode de transport, mais pour des destinations plus estivales, plus gaies. Notamment, lors d'un retour de vacances... je me souviens de ce jeune homme ; on aurait cru un adolescent 'déguisé' en chauffeur de ministre. En fait, il travaillait pour les "Relais et Châteaux" C'était le milieu de la nuit ; mon vol avait été retardé. Leur programme s'en était trouvé chamboulé. Ainsi, ce jeune homme stylé (il ne lui manquait plus que la casquette) était venu me chercher à l'aéroport. Quel contraste! Moi, toute bronzée, décontractée en bermuda, claquettes, et lui presque au garde à vous !

Il me proposa de rentrer par la nationale ; dans cette obscurité, alors que nous discussions sur un mode détendu ; je faisais allusion à son jeune âge ; il répondit avec un grand sourire : *Eh oui, je pratique la conduite accompagnée, Papa était fatigué, il dort dans le coffre !*

² Etudes sur le volcan Eyjafjöll, Augustin K., 2000

Je ris de bon cœur, quand j'eus une frayeur...Un coup de frein soudain me projeta en avant : dans la lumière des phares se détachait la silhouette d'une biche ! Je lançai : « et vous faites aussi, l'option Safari in the night ?! ».

J'avais tenu à emporter mon chapeau noir avec sa voilette, de circonstances, non ? J'en rêvais depuis que j'avais vu le film " la Veuve Joyeuse". Le chauffeur me précisa qu'il devait encore aller chercher d'autres Passagers. La circulation était fluide. La première fois que j'avais pris l'avion, c'était pour le mariage d'une amie à la Martinique. Jamais l'idée de la Mort, d'un accident possible, ne me traversait l'esprit... Nous allâmes chercher un couple de retraités qui partaient en vacances en Inde. Ils voulaient me raconter leur vie ; j'écoutais distraite. Pour conclure, une jeune fille de 16 ans, nous fit attendre un quart d'heure : elle ne parvenait pas à fermer sa valise. Nous partîmes enfin. Nous nous dirigeâmes vers l'autoroute de L'Est, direction Roissy Charles de Gaulle, Terminal 2. L'Islande allait nous divulguer tous ses secrets...

J'appréciai cette situation de passagère : se faire dorloter, servir comme une grande Dame, sur les grandes lignes - car sur les charters, fallait pas rêver ! C'était différent ! Mais cette première fois, nous avions eu droit à de la grande musique (écouteurs dans un sachet plastique), à deux films, à des plateaux repas, (sur lesquels la mini vaisselle, les mini couverts, une mini bouteille de vin), qui nous donnaient l'impression de jouer à la dînette, sans oublier le chariot de parfums poussé par l'hôtesse de l'air. Le voyage avait duré longtemps pour un baptême de l'air.

Le chauffeur me déposa en premier, à Roissy. Il extirpa difficilement mon vanity-case, situé maintenant derrière plusieurs bagages. Je pensai «Luc était toujours sous l'emprise des drogues. Il ne se rendra pas compte de mon absence ». J'arrivai devant le tableau de départs des vols. Je lus :

FLIGHT	DATE	DESTINATION	GATE	
N°442	2 AVRIL	ISLANDE	B	canceled

Les informations entendues à la radio se concrétisaient ; en Islande, un volcan s'était réveillé et l'important nuage sombre qui en découlait, perturbait les vols sur l'Europe. Devant ce tableau d'affichage, je promenai mon regard alentour sur des visages désappointés. Mon imagination toujours aiguisée me renvoya vers ce film de Jack Nicholson. Je regardai ce cercle de trois séduisantes jeunes femmes, l'une blonde, une rousse et la dernière brune ; elles auraient pu être les maîtresses du défunt.

Dans « Les sorcières d'Eastwick », chaque femme incarnait un style différent ; il y avait la blonde représentant la Maternité dans sa plénitude, une journaliste, mère de 6 enfants qu'elle élevait seule. La rousse était professeur de musique (art, sensualité et créativité). La brune était veuve (indépendance, fidélité peut-être ?) et tout ce petit monde évoluait dans un puritanisme ambiant. Là-dessus, arrive J. Nicholson, sous les traits du Diable, en vil séducteur : La Tentation personnalisée.

Ces femmes, à l'aéroport, semblaient se connaître, ne paraissaient pas trop tristes, mais soucieuses – Peut-être s'interrogeaient-elles- : Chacune se demandant quelle était la nature de la relation (si tant est qu'elle eût existé...) qui liait les autres avec le défunt. La toile d'araignée était tissée. Qui allait s'y prendre au piège, mue par la jalousie, la peur (et) ou la cupidité?

Une impression de « DEJA VU » me taraudait. Mais où, quand ? A quel club appartenaient-elles ?

Je remarquai : «Le défunt a bon goût, des goûts variés ; chez ce grand voyageur, à l'esprit ouvert, amoureux des volcans...Cela ne m'étonne guère. Méfiez vous de l'eau qui dort ! Il essaie sûrement de réveiller le "volcan" qui sommeille en chacune de ces « femmes sans histoire».

Je cherchai David sous les traits de cet homme au visage émacié, ravagé de tics nerveux et à la barbe hirsute. Ses yeux enfoncés, ainsi que le léger tremblement de ses mains traduisaient l'anxiété, le manque, bref son intense malaise.

Je crus le reconnaître, vêtu de son éternel jean 'used', de sa doudoune noire, de son bonnet de laine, noir et de son écharpe assortie. Pour tout bagage, il portait un énorme sac à dos qui semblait faire corps avec lui ;

Il évoquait l'escargot et sa maison sur le dos : ce sac contenait sans doute ses biens les plus précieux, aussi, il ne le détachait pas...

Je tournai la tête, en entendant sa voix : Je crus reconnaître quelqu'un que j'avais croisé récemment...cette jeune femme aux longs cheveux bruns.

En effet, un événement nous reliait ; mon dernier séjour en Russie, et plus précisément à Moscou, où s'était déroulé le congrès médical. Que le monde est petit !

Alors que nous partagions un verre, dans un café "le Decabriste" entre congressistes de tous bords, un couple avait attiré mon attention.

Cette jeune femme était accompagnée par le Pr.Igor Berdialiev ; il s'agissait d'un de nos orateurs, éminent professeur en génétique et neurobiochimie. D'ailleurs, il avait séduit son auditoire par la clarté de son exposé et le dynamisme et la passion qui le caractérisaient.

Quand je les aperçus, ce jour là, je me fis la réflexion suivante :

« Ils n'échangent pas que des données scientifiques, ceux-là !

Leurs yeux semblent en mydriase ! Les phéromones ont encore frappé ;

Résultat, une attraction amoureuse...»

J'aimais rencontrer cet échange intense et privilégié de regards, durant lequel plus rien n'avait d'importance autour d'eux.

Nous étions assis à portée de voix et sans le vouloir, je saisis quelques bribes de paroles ; une histoire de manteau et leur prénom digne du film

"Le Docteur Jivago " : Constance et Igor, un bon début pour une histoire d'amour !

L'évocation de cette scène romantique me ramena au Dr K., à ces temps heureux où je l'appelais Olivier. Je lui étais reconnaissante pour la seconde fois...

Des difficultés d'ordre familial allaient entraver la poursuite de mes longues Etudes. Nous étions une famille de six enfants. J'étais la 3^e fille

(parmi cinq filles). Mais après moi, oh surprise, vint, le garçon tant attendu !

"De gentilles fées se penchèrent sur son berceau ; il serait promis à un brillant avenir" Normal !, il possédait tous les atouts nécessaires : Un mâle, intelligent, mignon, sympa. On le destinait à de longues études d'ingénieur.

Alors, quand timidement, je proposai de commencer des études médecine après mon bac, j'eus le droit à un discours des plus féministes... NON, je plaisante !

Mes parents me firent comprendre :

- je n'étais qu'une fille
- à quoi bon étudier aussi longtemps pour devenir médecin
- je vais me marier et avoir des enfants

- je serais destinée à interrompre mon métier pour élever mes enfants et m'occuper de mon tendre époux...

J'entendis tous les scénarii possibles pour me convaincre d'abandonner mes rêves. Toute mon enfance, j'avais été transparente, inconséquente. Ma mère manquait sérieusement de confiance en elle et m'inocula ce virus, à grand renfort de phrases du style «Espérance, tu n'auras jamais ton bac», ce n'est pas comme ton frère... «Tu perds ton temps à réviser, prends des cours de cuisine ! »

Je me sentais dénigrée, tant ils doutaient de mes capacités.

Mais, Je rencontrais Olivier, en 1^{ère} année de médecine. Tous les deux, nous fûmes brillamment reçus, à l'issue de cette 1^{ère} année, à la grande consternation de toute ma famille. Olivier m'encourageait et me redonnait confiance en moi. Nos études occupaient tout notre temps. Certains jours, épuisée, je menaçais de tout arrêter, sous l'influence, toujours sous-jacente de ma famille. Alors Olivier, «mon Coach» venait à la rescousse et trouvait les mots justes, pour me remonter le moral. Lui, il croyait en moi. Je compris Pourquoi ; Il m'aimait et moi aussi, je pense...

A force de patience, de paroles toujours respectueuses, aimantes, élogieuses et encourageantes, je décidai de croire en lui et en moi. Je persévèrai dans mon choix de carrière. Nous sommes sorties ensemble plusieurs années. Je trouvais des petits boulots de nuit, à l'hôpital.

Mais mon manque d'assurance en moi, me joua encore des tours. Je n'osai me lancer, plus avant, dans une vie de couple. Quand Olivier proposa le mariage, je préférai la fuite à des explications.

Mais aujourd'hui, après tous ces bouleversements, il n'y a pas que le volcan qui se soit réveillé. Luc va se rétablir rapidement de son intervention (dixit Olivier) et retrouver sa liberté.

Le destin nous a de nouveau réunis, Olivier et moi. Je me sens encore jeune, à 38 ans. J'espère reprendre le cours de ma vie, là où je l'ai interrompu...

Pourquoi pas avec Olivier, qui semble toujours aussi amoureux, que durant ces années de fac.

Il m'a attendu, "Ce chirurgien des problèmes de cœur", me confiait-il, un jour, où nous nous remémorions nos jeunes années...

FAIRE-PART

Jocelyne Llop

Enfin me voilà rentré, après deux semaines d'absence. Je n'aurais jamais dû consentir à y aller. Je n'ai rien trouvé, rien obtenu. Ces administrations ! C'est partout pareil ! Mais, là-bas, c'est pire ! On fait semblant de ne pas vous comprendre. Ah ! Il a bon dos, le fait que l'on ne parle pas la même langue ! Laissez-moi me laver, me changer, faire peau neuve ! Cette odeur de cigarette dans ces halls de gare et la poussière de ces trains, cette nuit passée sans dormir à entendre le roulis, et ce froid glacial sous cette couverture crasseuse, je n'en peux plus, j'ai besoin de dormir.

J'avais entrepris ce voyage, pour faire taire ce cauchemar habituel qui me laissait transi de sueur. « Je suis dans la paille de la grange, elle m'embrasse et me chuchote des mots tendres, elle me lâche, elle part, emportant une minuscule valise et laissant un sac pour moi à la grosse dame ».

Les mots du rêve ne sont pas audibles, mes cris semblent rester dans ma gorge et mes gestes impossibles à exécuter. Mon désespoir est immense. Malgré mon très jeune âge j'ai la vision de sa robe à fleurs et j'ai dans la tête une musique slave. Cette musique qui désormais s'écoule en moi comme une sève, elle m'élève à l'apprentissage de toute musique me transportant dans toutes mes évasions.

*

Soudain, je m'éveille brutalement. Les coqs se battaient dans la cour. Rapidement, je sortis dans l'humidité, mes parents étaient déjà partis, mais le voisin était là regardant les plumes voler. Je lui dis : « Si tu enfermais ton coq ! Je ne veux pas qu'il passe son temps à se battre avec le mien ! ». Il grogna, en s'avançant avec lenteur et en laissant grincer le portail métallique dans le vent.

Dans l'entrée, je découvre alors, mon courrier arrivé pendant mon absence. Il est humide et dégage une odeur de moisi. Une enveloppe bleue foncée attire mon regard, je l'ouvre avec mes doigts. Le papier est mou. Il s'agit d'un faire-part concernant Augustin khas. J'ai passé ma main dans mes cheveux pour y voir plus clair dans ma tête. Mentalement, je revoyais cet homme qui m'accueillit il y a plusieurs années, alors que j'étais en mauvaise situation.

En effet, pendant mon adolescence j'avais fait une fugue, non pas pour un amour comme tant d'autres, mais pour suivre des tziganes qui auraient pu me déposer au sud de la Hongrie. Ils n'ont pas cru à mes balivernes, et ont vite compris que je n'étais pas majeur. Ils m'ont reconduit à la gare en me payant un billet de train. Me croyant plus malin, je me suis caché sous les quais et je fis demi-tour. Je

venais de me faire tabasser quand un inconnu, Augustin Khas, me récupéra. Ce jour-là, Augustin était en compagnie de Mustapha dont j'ai fait la connaissance. Il venait lui aussi, bien souvent, épancher son cœur chez Augustin. J'entends encore Mustapha me dire : « Tu sais Fabien, ce psychiatre, c'est notre bouée de secours ».

Depuis, du haut de mes vingt-six ans, chaque fois que je pète les plombs, je vais me réfugier chez Augustin, mon papa de mauvaise fortune, mais si large d'esprit que mes parents adoptifs ont fini par tolérer.

Je repris ma respiration pour lire la suite :

*J'ai décidé de quitter ce monde, moi Augustin Khas, je serai décédé dimanche 20 mars 2011
dans un an précisément.*

J'écris ce faire-part car il fait froid et il pleut, sinon j'aurais écrit un faire-part de mariage.

Je ne suis pas à plaindre car tout le monde m'avait mis en garde.

Mon cousin éloigné était Kafka mais moi je ne suis que le cas.

*Vous êtes invité à la cérémonie qui aura lieu en l'église San Francisco El Grande à Madrid, sous les
œuvres de Velasquez et de Goya, le 3 Avril 2011 à 10 heures, avant l'inhumation dans le cimetière
proche.*

Bien sûr David devra venir quel que soient les prétextes qu'il avancera pour se défilier.

*Je ne souhaite pas la présence d'Espérance qui ne manquerait pas de perturber la cérémonie où sera
dévoilé le nom de toutes mes maitresses.*

*Je regrette qu'il ne me soit pas possible de vous offrir l'urne, j'aurai eu plaisir à vous imaginer
dispersant mes cendres dans votre prochain barbecue dominical.*

A la lecture de ce faire-part, mon visage n'affichait pas de larme à la verticale, seule, se pointait une humidité à l'horizontale. Cet humour qu'il m'avait transmis comme un remède, faisait son effet ; il faut rester debout et regarder devant.

Je me sentais, en partie responsable de sa chute. Je l'avais tant sollicité, mais je n'étais pas le seul. Comme des vases communicants, au fur et à mesure que j'avancais dans le sérieux, il avançait dans le délire. Comme si la force de nos intrusions chez lui, à la façon d'un marteau piqueur, avaient ébranlé ses quatre murs jusqu'au plus profond de leurs fondations. On avait pourtant, Mustapha et moi, eu comme un soupçon, mais notre orgueil ou nos envies de gloire s'étaient posés en paravent entre notre étrange ami et nous.

Moins je prenais de risques et plus il en prenait, soucieux qu'il était de tout savoir, de tout connaître, de tout décortiquer sur la nature des hommes. Ah non, ce n'était pas un sage ! Et dans tous les domaines. C'est ce qui avait inquiété et rebuté mes parents. Pourtant il s'était taillé une renommée professionnelle, bien que contestée, toujours est-il qu'on parlait de lui.

J'étais seul dans la cuisine où je me préparais un café avec une tartine. Voici que je me mis à penser pendant un long moment, comme si je me repassais un film.

La dernière fois que j'ai rencontré Augustin, c'était quand il nous avait invité, Mustapha et moi, à une soirée, comme il devait en faire plusieurs fois par an. Il nous avait demandé d'arriver avant lui, en nous chargeant de disposer les tables et les chaises dans le hall de sa propriété. Après avoir fait le tour de mes poches, je dus reconnaître que j'avais oublié la clé.

Alors j'invitais Mustapha à faire une petite marche, je lui montrais le monticule envahi par les sureaux, où Augustin et moi, avions l'habitude de venir pour réfléchir. On s'y trouvait toujours surpris par le hurlement d'un train qui faisait vibrer le talus. Tout en marchant nos yeux se fixèrent sur l'entrée du tunnel et je lui dis :

- On m'a raconté que pendant la dernière guerre, des cadavres ont été retrouvés là. Regarde ! Ce sont des traces de mitraille sur la pierre.

- Arrête ! Le soir tombe. Cette image en rappelle une autre en moi. Tu connais mes réactions ! Tu sais ce que j'ai vu chez-moi ! Tu es donc aveugle ?

- Aveugle ! Bien sûr que je le suis ; j'aime oublier les mauvais jours et puis la peur n'évite pas le danger.

Cependant, je l'invitais à tourner les talons. Lors de notre court passage entre les arbres, comme un équilibriste, je tentais de rattraper ma maladresse en lui racontant que : « un jour mes parents m'avaient interrogé sur le fait que je ne leurs présentais jamais de fille. Je leurs ai répondu que j'allais souvent dans cette forêt pour y être tranquille et que j'y fréquentais régulièrement une fée ».

A notre arrivée dans la propriété, tout le monde était déjà là et de bonne humeur. Le pianiste de jazz habituel était Sénégalais. Augustin faisait corps avec le micro en chantant, sur de la soul musique, de sa voix grave et chaude. Je sortais alors ma flûte à bec pour alléger le morceau en me calant entre les cymbales et la batterie. Il n'avait pas ses lunettes. Il portait un gilet noir sur sa chemise blanche. Gilet, qu'il finit par jeter à terre en se trémoussant devant les filles, dont Désirée en fauteuil roulant. En allumant sa cigarette, il avait les yeux mi-clos, il était en transe ou grisé par qui ou par quoi ? On n'avait pas trop envie de le savoir, on s'amusait et on était heureux.

Madrid un lieu qui me donnait envie de partir malgré la distance. Il fallait que je trouve un moyen, pensais-je en bêchant un coin de jardin. Sans me laver les mains, j'allais téléphoner à Mustapha. On se mit d'accord pour l'utilisation de sa voiture. Je me dirigeais vers la superette pour acheter un en-cas tout en pensant que je pouvais alléger la valise. Il faut aussi que j'aille à la banque, Monsieur Khas est maintenant tranquille, plus de problèmes financiers pour lui. Je me demande à quoi ça peut ressembler l'éternité ?

- Vous pouvez me faire de la monnaie, s'il vous plait ?
- Vous oubliez votre ticket, Monsieur !
- Merci.

Je ne connaissais pas son désir d'être enterré là-bas, ou plutôt que son urne soit déposée dans son casier mural comme le veut la coutume.

Enfin je suis prêt. Oui, j'ai laissé un mot à mes parents. Mon employeur ! Me donner des congés ! Je ne lui en ai pas parlé, si il fallait s'embarrasser de tout cela on ne ferait jamais rien. J'espère bien avoir le temps d'acheter des castagnettes avant de rentrer.

*

Mustapha m'avait laissé conduire et lui, il dormait. C'était peut-être les médicaments, mais il n'avait pratiquement pas prononcé un mot depuis notre départ.

Toujours ces bouchons en région parisienne ! « *Sortie PARIS CHARLES DE GAULLE serrez à droite* ». Encore faudrait-il pouvoir ! Et ce camion qui déboite, je ne vois plus les panneaux ! Si jamais ce n'était pas la bonne sortie, adieu l'avion, adieu l'Espagne !

Mon sang battait, ma respiration était courte. Mais soudain, je le vois ce panneau et ma frayeur n'a plus qu'à redescendre. Pour me détendre j'appuie sur le bouton de la radio « *Un volcan s'est réveillé en Islande, il se propage d'énormes nuages noirs* ». J'espère qu'ils s'occuperont bien de mon coq, pensais-je en éteignant la radio.

Après mille complications pour laisser la voiture, j'arpentais les galeries de l'aéroport. Je me retournais pour voir si Mustapha suivait, je le sentais mal. Mes yeux étaient à la recherche d'indications, mes oreilles m'avaient totalement abandonné, elles flottaient d'écho en écho.

En levant la tête, je compris vite la raison de ce désordre « VOLS ANNULES » puis une voix féminine, caressante et polie, sortie d'un haut-parleur. Mon cœur, d'un bon, prit conscience de la phrase déjà entendue dans la radio.

Soudain, sous ce panneau d'affichage, je reconnus des silhouettes, je pressais le pas joyeux. Nous nous connaissions pour la plupart, bien que différents et de tout âge, nous avions en commun nos quêtes de vie.

Déjà, nous nous trouvions entourés, comme au centre d'un nid d'abeilles au travail. David, la pipe à la bouche et le chapeau sur la tête, se tenait au fauteuil roulant de Désirée. Ceux que je ne connaissais pas, ou ceux qui, dans mon souvenir, étaient comme des images qui flottaient sur les murs blancs de la salle d'attente, me furent présentés par David. Je vis Mustapha, de plus en plus pâle, qui allait s'asseoir au bas d'une colonne.

- Alors ? Dis-je, vous avez des détails sur sa mort ?
- Il a choisi de partir dans son sommeil, me répondit-on.

Mais, je perdais vite le fil de l'histoire, car chacun contestait et y allait de son imagination. Je me dégageais du groupe. Constance avait l'air de sortir d'un conte de fée avec son gros manteau. Romain aussi s'était éloigné, il tournait autour de ce rassemblement, le front baissé et la tête dans ses pensées. Je n'avais jamais bien discerné sa personnalité ; il semblait si fuyant. Au centre, Espérance levait les épaules et ses bras manifestaient. Elle criait plus fort que les autres. Elle ne respecte donc jamais rien ! pensais-je.

J'étais assis sur ma valise, je ne regardais plus le groupe. Je ne l'entendais plus, car c'est à moi-même que s'adressaient mes pensées.

Pour moi, c'est peut-être le bout du tunnel car pour la première fois, cette nuit, dans mon sommeil, ce n'est pas un cauchemar que j'ai eu, mais un rêve : « Une fenêtre s'ouvre, une femme entre, des petites vagues de vent doux me caressent, elle me sourit, l'odeur du paprika m'envahit, je la reconnais, c'est maman ».

Si, Monsieur KSAS a longtemps été l'accompagnateur de notre voyage intérieur, aujourd'hui le voyage est terminé.

LE VOL DE L'HANDI

Marie-Christine

A l'Etat civil, je m'appelle Désirée Droma.

La bosse que forme mon dos, me donne le surnom de Daire.

Pour mes amis, associer ce surnom a mon nom, me donnait une unité que mon corps refuse, mais que je garde par la force de mon mental, que rien ne peut amputer.

Je souffre de troubles neurologiques qui troublent la coordination des gestes et m'empêchent de marcher.

Je compense alors dans mon fauteuil électrique, avec des pieds de poésie, l'élégance qu'il faut pour avancer.

Je cultive même avec mes zygomatiques, l'arrogance de ceux qui sont certains, que de l'ignorance, ils seront toujours les pantins.

Les relations familiales sont éloignées ; dans leurs regards, et dans leurs mots , je vois et entends les limites de mes limites . Ils veulent partager ma destinée, mais je ne peux supporter, l'effort que cela leur demande.

Je refuse de me soumettre a leurs aides, et tiens a accomplir seule, les actes du quotidien.

Ceux qui coulent de source, alors que pour moi il s'agit d'une interminable remontée de courant.

Mes soutiens : sont les outils de la haute technologie

Les fenêtres, les portes et la lumière sont programmées ou télécommandées et mon véhicule est entièrement automatique. .Internet pour communiquer avec toutes sortes de personnes, certaines, ignore que je suis handicapée.

J'aime entretenir cette ambiguïté, me confronter, a l'impossible évidence, la prendre au mot et la transformer en possible manifeste .Puisque je suis presque paralysée, apprendre a sortir de moi, m'ouvrir au maximum sur le monde extérieure. D'ailleurs tous les trimestres je m'oblige a découvrir d'autres lieux, d'autres cultures. Je réserve l'avion et l'hôtel sur le net et me laisse porter par l'aventure, Transporter mes différences loin à l'horizon me permet de les regarder en touriste, et ça fait du bien. N'avoir à répondre qu'au désir laisser de coté le devoir. S'adapter à d'autres us et coutumes donne une liberté souvent volée par les habitudes ;

Enfin, me voilà rentrée après deux semaines d'absence.

J'y vois un peu plus clair maintenant. Au moment de mon départ, je me sentais perdue, je me fuyais, il fallait que je m'en aille loin du présent pour décider de mon avenir.

J'en étais arrivée, a oublier d'exister simplement. Embuée par les sueurs que me donne la liste des réalités qui constituent mon quotidien. Je devenais acariâtre, aigrie, mon médecin me parlait d'un placement en institution qui prendrait en charge beaucoup de mes problèmes, mais pour quelles libertés ?

Je croyais que ce voyage dans un ailleurs me rendrait meilleure. Enfin, me voilà rentrée après deux semaines d'absence.

J'y vois un peu plus clair maintenant. Au moment de mon départ, je me sentais perdue, je me fuyais, il fallait que je m'en aille loin du présent pour décider de mon avenir.

J'en étais arrivée, à oublier d'exister simplement. Embuée par les sueurs que me donne la liste des réalités qui constituent mon quotidien. Je devenais acariâtre, aigrie, mon médecin me parlait d'un placement en institution qui prendrait en charge beaucoup de mes problèmes, mais pour quelles libertés ?

Je croyais que ce voyage dans un ailleurs me rendrait meilleure. Enfin, me voilà rentrée après deux semaines d'absence.

J'y vois un peu plus clair maintenant. Au moment de mon départ, je me sentais perdue, je me fuyais, il fallait que je m'en aille loin du présent pour décider de mon avenir.

J'en étais arrivée, à oublier d'exister simplement. Embuée par les sueurs que me donne la liste des réalités qui constituent mon quotidien. Je devenais acariâtre, aigrie, mon médecin me parlait d'un placement en institution qui prendrait en charge beaucoup de mes problèmes, mais pour quelles libertés ?

Je croyais que ce voyage dans un ailleurs me rendrait meilleure. Enfin, me voilà rentrée après deux semaines d'absence.

J'y vois un peu plus clair maintenant. Au moment de mon départ, je me sentais perdue, je me fuyais, il fallait que je m'en aille loin du présent pour décider de mon avenir.

J'en étais arrivée, à oublier d'exister simplement. Embuée par les sueurs que me donne la liste des réalités qui constituent mon quotidien. Je devenais acariâtre, aigrie, mon médecin me parlait d'un placement en institution qui prendrait en charge beaucoup de mes problèmes, mais pour quelles libertés ?

Je croyais que ce voyage dans un ailleurs me rendrait meilleure.

Ce n'est pas par la distance que l'on acquiert une qualité d'être, cela, je l'avais découvert là-bas en me laissant imprégner de l'autrement.

Il m'a permis de décadrer les évidences, toutes mes impossibilités et d'y mettre le tableau des doutes nécessaires à l'acceptation des différences.

En défaisant mes bagages, je fus surprise de constater que le plus grand et le plus utile était l'espérance qui s'y était glissée.

J'avais trouvé dans les regards mutilants, l'assurance de n'être pas qu'handicapée.

L'espace d'un instant, surprendre une lueur dans leurs yeux ou se lit la curiosité.

A ceux qui croient porter dans leur normalité une grâce divine, les voir constater qu'elle puisse se poser ailleurs, là où leurs rêves gratifiants et beaux se heurtent à la disgrâce laide et humiliante.

Je leur suis en définitive reconnaissante de m'être si différents.

Dans mon silence la cafetière m'avertit par son sifflement que mon café est passé.

Pour être sûre de ne rien renverser, j'ai des poignées qui s'adaptent aux récipients, elles sont très larges et se terminent par une boucle qui permet une meilleure préhension.

Je m'installe près de mon ordinateur, allume la radio.

Le calendrier de mon bureau portait la trace des rendez-vous pris avant de partir à Jersey, je n'étais pas sur cette île et devais me confronter à la réalité. Pour discuter de l'éventualité d'un placement en institution, je devais rencontrer une psychiatre de renom, madame Lemelie.

La date m'indiquait qu'il fallait que je me remue un peu plus si je ne voulais pas rater le rendez-vous.

Le hall d'entrée était immense, il accueillait une multitude de raisons sociales.

Notaire, pharmacien, dentiste, magasin de vêtements pour enfants et puis cette petite plaque où deux noms se superposaient.

Madame Lemelie et monsieur Augustin Kafka.

J'eus une très bonne impression, car ils étaient rares les lieux où une rampe d'accès permettait aux personnes en chaise d'accéder.

Un petit clic, répondit à ma sonnerie, la porte était légère à pousser.

Un immense couloir de velours, au fond droit devant moi une chaleureuse lumière éclairait la salle d'attente.

Alors, que je m'appêtais à garer mon fauteuil près d'une porte revues, mon regard fut attiré par un grand tableau rouge sur un mur blanc. Il me faisait penser à la planche de liège à l'entrée de ma cuisine. Un pense bête pour le quotidien.

Sur celui-ci était punaisé, des cartes postales, un papier mettant en vente une machine à laver, un vélo d'occasion, des gardes diverses et puis : un papier blanc encadré de noir.

Je songeais au mur des lamentations à Jérusalem, au mur de la honte en Allemagne qui était le réceptacle des désirs d'humains. On leur confiait des messages personnels des prières, l'expression d'une culture par l'art. Des tags.

Là c'était le mur des volontés, j'étais stupéfaite d'y lire un faire-part de deuil et sa formulation m'intriguait.

Il était rédigé comme suit : « Je ne suis pas à plaindre car tout le monde m'avait mis en garde. » Et pourtant au cours de mes funérailles l'officiant dévoilera le nom de mon assassin ainsi que ceux de mes maîtresses.

Vous avez un an pour vous préparer, car j'ai décidé de quitter ce monde dans un an jour pour jour, un dimanche premier Avril.

Mon enterrement aura lieu le trois Avril a Tombouctou.

Si cela vous paraît absurde, sachez que mon âme charrie un flot invraisemblances, mon cousin était Kafka, moi je ne suis que le cas.

Il est incontournable que soit exigé la présence de David, quelques soient les prétextes qu'il avancera pour se défilier.

Par contre, je ne souhaite pas la présence d'espérance qui ne manquerait pas de perturber la cérémonie.

Dispersez ensuite mes cendres dans le barbecue dominical en toute simplicité.

Cérémonie prévue, le 3 Avril 2011 à 14 heures

cimetière du désert

Tombouctou.

Augustin K

Je regardais les visages dans la salle d'attente, je pensais a tous ces gens qui vivent sans sourire, sérieux, fermés et qui attendent des autres le même comportements.

Comme si la joie était un abcès purulent que l'on découvre au milieu de sa figure le matin, devant la glace.

Il faut la dissimuler, elle peut déranger, ou vous faire passer pour un idiot. Elle peut effrayer.

La peur de ne pas maîtriser ses sentiments tétanise beaucoup de monde.

Moi ce qui m'effraie ce sont les limites que l'on est capable de s'imposer.

Tout de même cette convocation a une mort programmée est insensée. Un psychiatre de surcroit, je remuais machinalement la monnaie dans le fond de ma poche. Si la pièce que je laisse tomber, montre sa face, alors je n'aurais plus qu'a me précipiter a l'aéroport sans me soucier de la raison, ne pas réfléchir. Faire confiance a l'absurdité des évènements aboutis toujours a des surprises.

La première surprise que nous offre cet Augustin K en nous faisant partager ce moment qui allait changer sa vie : C'est de nous intéresser a quelqu'un d'autre qu'a nous mêmes,écouter nos tripes.

Faire de la mort un cocktail d'ombres plus puissantes et inquiétantes que le néant dans lequel nous sommes condamnés au trépas. Mourir en livrant les énigmes de sa vie, c'est exister une seconde fois.

Sortir de l'illusion d'être, du paraître et donner enfin corps a l'âme.

J'étais venue en avance sur l'horaire a mon rendez-vous, aussi avais-je deux personnes devant moi. Elles avaient cet air absent et angoissé spécifique a ceux qui doivent faire parler leurs souvenirs, leurs

consciences. Ce psychiatre avait une bonne renommée pour ma part c'est détendue que j'abordais ce rendez-vous.

Je relus le faire-part, actionnais mon fauteuil pour venir me placer juste en dessous.

Augustin nous prenaient à témoins pour la mise en scène de son décès.

Je me sentais concernée. Il m'est arrivée de me surprendre à imaginer mes funérailles. Voir les bons et les mauvais cote à cote s'acheter une bonne conscience. Si peu viendrait pour me pleurer. Je saluais mentalement l'initiative d'Augustin K et me décidais à l'honorer.

Pour songer à sa mort, il fallait faire abstraction de ma vie. Je ne demandais que ça. C'était un bon médecin finalement.

J'avais rejoint mon véhicule, effectuais les contorsions d'usage pour me sortir de ce carcan et prendre ma place derrière le volant. Télécommander l'installation de mon fauteuil dans la voiture et pris la route de l'aéroport Charles de Gaulle. Le trajet ne m'a pas laissé de souvenirs précis, simplement un sentiment de grand vide en moi.

Je m'éloignais, pour Augustin K de ce que j'étais : fatiguée, programmée, sérieuse et inhibée.

En arrivant devant le tableau d'affichage, je reçue un coup au plexus, ma respiration me manquait. Le vol pour Tombouctou était annulé en raison d'un nuage de poussières émis par un volcan.

Des poussières avaient devancées celles d'Augustin, elles nous empêchaient d'aller s'occuper des siennes. Quel triste destin. La nature reprend toujours ses droits, la mort est son métier.

En regardant autour de moi, je me rendis compte qu'il y avait des visages croisés au cabinet du psychiatre. Tous avaient l'air anéantis, stoppés dans leur élan. Nous échangeâmes des regards, formant sans s'en rendre compte, un grand cercle. En son centre, l'on pouvait voir une ombre tentaculaire qui glissait sous nos pieds, comme pour emmener dans la poussière, la mémoire de celui dont les cendres devaient se disperser dans le désert.

C'est alors que nous réalisons : Que cette ombre, c'était l'humanité qui se faufilait, pour l'éternité de celui qui nous avaient soignés.

DESTIN TRUQUE

Alia Chauvin

Enfin me voilà revenu après ces deux semaines d'absence. La violence du silence vint m'assaillir quand j'ouvris la porte déglinguée de mon lugubre deux pièces ; il régnait là-dedans une atmosphère délétère, sans doute à cause de mon départ précipité en post cure, quand la justice m'y obligea sous peine d'enfermement ; l'appart sentait tout à la fois le moisi, les chaussettes sales, l'abandon, le désastre et la débâcle .

Posant une main maigre et encore marquée de cicatrices purulentes malgré les soins attentifs reçus en post cure, je fus saisi de violents tremblements qui me secouaient de la tête aux pieds ; je venais d'apercevoir là gisant par terre, une enveloppe blanche bordée de noir. De toute évidence il s'agissait d'un faire part ; jamais encore personne ne m'avait pris suffisamment en considération pour penser m'envoyer un tel courrier ! Abonné aux lettres d'huissiers, aux convocations de la police ou de la justice, je ne pouvais plus voir un quelconque courrier sans éprouver immédiatement un intense malaise ; afin de surseoir à l'avenir, jamais prometteur pour mon cas, je décidai de jouer l'ouverture de ce faire part à pile ou face.

Je pris une pièce de 10 cents de ma poche, seule monnaie à se trouver là d'ailleurs, fauché comme je l'étais, et la lançai dans le couloir sombre de mon entrée. Je la regardai s'envoler, tournoyer, briller sous différents angles, puis tomber à mes pieds, comme un espoir déçu. Je savais par avance que je devais ouvrir l'enveloppe puisque j'étais un perdant né ; le sort me le confirmait d'ailleurs : face ! Me voyant donc dans l'obligation d'ouvrir la lettre, j'en déchirai l'enveloppe, éparpillant par terre de petits bouts de papiers, ajoutant encore un peu plus de désordre dans cet appart crasseux ; et voici ce que je me forçais à lire, sans même l'appui bienfaisant de quelque drogue :

*" Puisqu'à ce jour vous vous trouvez muni de cette lettre bordée de noire,
c'est qu'il fait froid et qu'il pleut, sinon vous auriez entre les mains un faire-part de mariage.*

*Vous devez savoir que mon cousin était un Kafka,
et même si je n'en suis que le K (mon nom étant KAS)
mon métier m'a permis d'en connaître un nombre certain*

*A ce sujet, David, oui toi qui me lis présentement, tu devras venir quelque soit l'état dans lequel tu
pourrais te trouver même si je te préférerais sevré.*

*Espérance n'est évidemment pas invitée car elle perturberait la cérémonie
au cours des funérailles, puisqu'il s'agit bien de cela.*

L'officiant dévoilera le nom de mon assassin.

Sachez que je ne suis pas à plaindre ; beaucoup d'entre vous m'aviez prévenu.

Puisque chacun ou presque trouvera joie et soulagement à la lecture de mon testament,

je vous demande, en contrepartie et en toute convivialité, de disperser mes cendres dans votre prochain barbecue.

Vous avez donc rendez vous le dimanche 3 avril 2011 au cimetière privé du Mont Saint Vincent sis au fond de ma propriété. Prévoir de quoi alimenter un grand barbecue : charbon de bois plutôt que fleurs et couronnes sera le bienvenu.

Bon sang ! Je devais donc me jeter dans un taxi et me propulser en avion vers un univers énigmatique où pouvait m'attendre la police judiciaire, la famille d'Augustin ou un quelconque parent outré par la lecture du testament ! Car j'avais, en agissant comme je l'avais fait, assuré ma prospérité financière pour les années à venir, à moins bien sur que je ne finisse percluse dans une cellule humide, avec un chacal qui viserait mon cul comme un substitut acceptable de vagin, à défaut de mieux...

Avant d'agir, je décidai ne pas pouvoir affronter de tels évènements sans un indispensable soutien, en l'occurrence une bonne dope de chez les Thaïs d'en bas. L'argent mis à ma disposition pour le billet d'avion devait être large, connaissant la prévenance d'Augustin, aussi étais-je bienheureux de posséder le surplus " du bonheur" : 50 euros pour un fix d'héro.

Je m'empressais de redescendre les escaliers, y croisant sans trop faire attention la petite fille du quatrième, qui errait là chaque fin d'après midi, comme si l'accès à sa maison lui était interdit par sa mère, maquerelle à ses heures, que je connaissais pour avoir eu affaire à ses talents d'intermédiaire : elle m'avait trouvé une pauvre fille du quartier, pratiquement aussi pauvre que moi, et aussi accro ! On se taillait d'ailleurs plus de pipes de crack que celles qui se pratiquent habituellement dans ce genre de prestation.

Je faillis m'étendre par terre en arrivant près de l'entrée où un pot de terre renversé par un chat noir - fuyant toutes oreilles baissées, dos hérissé - barrait la sortie de façon insidieuse... comme si cet obstacle présageait d'autres obstacles. Mais, en habitué de l'adversité, je ne m'arrêtais pas à ces faux messages divins, et m'acheminai vers une impasse au fond de ma rue, quand on tourne à droite avant le feu. Le bruit de la circulation s'estompait en même temps que les délices envisagés me glaçaient les sangs, me mettaient en transe, comme à chaque fois que j'allais acheter cette foutue dope, dont je venais d'ailleurs de me sevrer si durement ! Que de perte de temps ! Que d'efforts réduits à néant à cause de ce faire-part ! Remettant en cause ma démarche de soin, ma vie future, il avait en quelques lignes précipité ma fin... Je m'y attelais d'ailleurs en allant chercher ce shoot d'héro qui se trouvait là, si près, dans le café des Thaïs ; à peine y avais-je mis les pieds que Sandy partit d'un rire gras, vulgaire, moqueur que je lui connaissais si bien, surtout quand il revoyait un client qui avait juré sur sa vie que jamais plus il ne franchirait le seuil de son café de pourri, afin de ne plus rien lui devoir, ne rien lui acheter... ne plus jamais être son esclave ! Un tel rire vous donnait l'envie de tuer... le tuer... se tuer... à

la place, je souriais hypocritement, sachant bien qu'à la moindre réflexion, je n'obtiendrais rien de lui, basse vengeance de dealer sûr de son pouvoir sur votre âme puisque détenteur de votre clef du bonheur... le corps brisé d'un désir plus qu'urgent, celui de gorger mon sang de came, je lui fis signe que j'avais l'argent nécessaire à la transaction. Sandy se leva, avec sa lenteur de gros homme flasque, les yeux mi clos, se pencha, révélant un gros derrière bleu, fouilla dans un casier, et encore penché me jeta sur le comptoir graisseux un petit paquet blanc, et murmurant "50 ?" . Je lui plaquai le billet en paiement et volai plus que je ne marchais vers mon appartement qui me parut soudain tellement loin que mes pieds, mes jambes me firent mal. Je courais maintenant vers une libération aussi brève que nécessaire ! Je n'osais envisager mon départ à venir... Augustin ! Son visage anguleux, son rire joyeux, grave aussi, m'apparurent alors que je pénétrais chez moi. Je me rendis dans la salle de bain. L'aiguille plantée dans le bras, je fis glisser le piston et sentis le bonheur m'envahir, la vague de chaleur et d'oubli m'emplirent d'un tel bienfait que je me mis à rire, seul, comme un pauvre fou que je suis !

Une heure plus tard, je me jetais dans un taxi, une vieille merco au chauffeur noir, comme tout ce que je croisais aujourd'hui : le faire-part, le chat, l'âme de mon dealer, mon appart, mon avenir... Je me mis à haïr Augustin plus que de raison, mais moi et la raison nous n'avons jamais été sur la même longueur d'onde je crois. Le taxi filait vers l'aéroport, ce lieu maudit où les hommes se côtoient en s'ignorant, se marchent dessus sans se voir, se bousculent dans un même élan vers des destinations inconnues. La musique, du bon vieux reggae de Marley, envahit soudain l'habitacle. J'allumais un pétard sous l'œil goguenard du black qui se mit à rire, sans raison. Il chantonnait, faux, ce qui me contentait : il n'était pas mieux loti que moi celui là ! Le quartier des affaires défila, avec ses hautes tours noires, comme celles d'un jeu d'échec. Je ne pus m'empêcher de penser à ma vie, et un vertige me prit : les tours me faisaient penser à un tas de problèmes empilés les uns sur les autres, centaines de boîtes noires contenant tous les vilains secrets des hommes de mon genre : ni ange, ni démon, juste coupable de n'être jamais à la hauteur de cette société-là, riche, exigeante, indifférente en apparence, qui ne pardonnait aucune faiblesse.

L'arrivée devant le terminal se fit en enfilades rapides parmi les tas de ferrailles appelés pompeusement "taxis" par des rôdeurs aux compteurs trafiqués. Le mien devait en être puisqu'il me demandait la moitié du tarif habituel, à condition que je lui passe quelques tafs de mon joint. Je m'éjectais de là, lui tendant le filtre en ricanant. L'autre démarra en trompe, fâché de mon audace. Mon sac vissé au dos, je me précipitais à l'intérieur où un petit groupe d'une dizaine de personnes, la mine défaite, était planté devant le panneau. On annonçait "vol annulé". Je réalisai à cet instant même qu'il s'agissait aussi de mon vol !

Comment puis je interpréter cette annulation, sinon comme un coup du sort, celui-ci s'acharnant de façon délibérée afin de m'interdire toute rédemption ? Je me voyais semblable à l'Europe, ensevelie sous des tonnes de cendres brûlantes, de fumées toxiques, mélange maléfique des restes incinérés d'Augustin et du volcan islandais, celui au nom imprononçable. La lumière du terminal G me semblait baisser peu à peu, alors qu'en fait la nuit tombait dehors, sur les pistes où attendait mon avion, cloué là, au sol, tout comme moi dans ce lieu qui m'apparut hostile. Mon regard se tourna vers un petit groupe que rien ne paraissait unir sinon une déception commune devant le panneau d'affichage, qui ne cessait d'aligner les annulations. Une femme vêtue avec recherche se crispait et semblait s'étioler autour de son mouchoir brodé. Un jeune homme avait le regard de celui qui s'était perdu dans un brouillard si épais qu'il doutait de sa propre réalité. Une femme aveugle quémandait des explications que chacun s'évertuait à ne pas entendre...

Ce que je comprenais de cette situation c'est que jamais je ne pourrais m'extirper de cette vie ratée, cette errance qui me condamnait à la perpétuité, répétitions des mêmes gestes, des mêmes drogues envoyées dans mon corps de salaud ! Car j'en étais un , à n'en pas douter. Augustin mort, je n'étais plus rien, sauf à prendre la place qu'il devait m'assigner lors de "son enterrement", il ne me resterait plus qu'à mourir à mon tour.

Je m'assis lourdement sur un fauteuil, en face de la vitre où une pluie fine, froide et poussiéreuse s'était mise à tomber. Parti le beau temps, envolé l'espoir de changer ma destinée ! D'ailleurs qui avait bien pu avoir cette prétention là, pour moi, David Martin ? Mon nom seul était une condamnation en soi, il ne venait de nulle part, puisque volé un soir de décembre 1978 dans la mairie de C.... C'est le lumineux Augustin Kas, l'homme providence en quelque sorte, qui avait inventé ce personnage de troisième ordre, D.M ! Ces deux lettres me rappelaient l'expression : "dommage majeur" accolée en permanence à tout ce que je pouvais faire, penser, imaginer. David Martin, l'homme raté par excellence, celui que nul ne souhaiterait avoir pour ami, amant, ou agent ! Aucune possibilité de m'adapter, aucune souplesse en moi pour parfaire le personnage qui avait été inventé de toute pièce par Augustin ! Quelle terrible déception avait-il dû ressentir lorsqu'il s'était rendu compte que je ne valais rien, que je n'étais qu'un poids mort pour mes parents, un souci permanent pour eux qui était déjà fort abimés par la vie. Ils ne m'avaient pas conçu, mais accueilli comme l'enfant prodige, celui qui allait réparer toutes les injustices subites, combler tous les manques d'amour de l'un et de l'autre. Ils étaient deux vieux enfants mal aimés, prêts à se sacrifier pour un enfant qui justement se refusait obstinément à eux ; c'est là que le génial Augustin est intervenu : pour 6000 euros il avait réussi ce tour de passe-passe que seul l'argent permet : un bébé tout prêt ! Enfant de substitution, volé à une femme dans une telle misère

qu'elle avait accepté de vendre ce bébé de trop, cette bouche avide qu'un rien devait nourrir, elle lui avait offert un avenir dans un pays riche. Elle m'aimait donc assez pour m'avoir souhaité un destin doré, mais rien n'y fit ! Ni l'amour immodéré de ma mère adoptive, ni la sévérité de mon nouveau père : je me rebellais sans cesse à tout ordre établi, à toute institution, comme si le pacte fait à ma naissance m'avait pourri la vie ! Car Augustin Kas ne s'était pas contenté de me faire naître en France, non, il avait eu aussi la brillante idée de me parfaire en me suivant dans son cabinet de psychanalyste, depuis l'âge de 7 ans. Il se considérait comme un second père, au sens freudien du terme : le malheureux pensait que l'analyse préventive existait, et il voulait faire de moi la preuve éblouissante de cette idée là !

Seulement, je ne pus jamais accepter sa présence obstinée, ses questions indiscrettes, le harcèlement de leurs sous entendus qui malmenaient mon intimité. Je devins un jeune homme timide, mal dans sa peau, craignant les orages, la nuit, la lune, la solitude aussi, bien qu'elle seule me tînt compagnie; je n'appris rien à l'école, ou si peu; je ne retenais rien, comme si ma mémoire refusait le moindre effort. Je ne me sentais chez moi nulle part. La drogue constitua ma bouée, mon refuge aussi ; je dérogeais à la règle générale qui veut que les enfants de famille aisée se construisent une vie douillette, prolongement de leur enfance. Moi, je n'aimais que la rue, la nuit dans les bars de la capitale, où la lumière fade chassait le noir, celui caché dans les recoins, d'où la mort pouvait surgir à tout moment. Je craignais autant celle ci que je la provoquais. Ainsi je me pensais maître de mon destin: je devenais le démiurge qui était capable de décider de son heure; les drogues m'ont aidé à me sentir plus grand, plus indépendant aussi. Ma vie se résumait finalement à si peu de choses : mon métier, inventé par Augustin, consistait à aller en Inde chercher des jeunes femmes, et à les amener ici, à Paris, leur faire pondre un enfant, contre des écus bienvenus. Elles repartaient ensuite, le ventre vide mais la poche assez pleine pour améliorer l'ordinaire. Je n'ai su mon histoire que bien plus tard, il y a peu de temps en vérité, lorsqu'un soir de décembre, l'an dernier, Augustin me fit appeler. Je craignais une leçon de morale, du fait que je ne pouvais m'empêcher de ramener de l'hero à chaque voyage, ce qui rendait risqués mes passages accompagnés de jeunes dames. Avec ses connaissances du beau monde, Augustin m'avait toujours évité les gros ennuis, même si je fus je fus incarcéré pour une année à force d'abus trop visibles.

Il trônait dans la pénombre, tassant du tabac brun dans sa pipe d'écume, l'air soucieux, voire triste, silencieux, les yeux mi clos. Je ne le connaissais pas sous ce jour, ce qui me causa une grande frayeur : si lui , l'homme fort en toute situation, se trouvait dans une mauvaise passe, alors qu'en serait-il de moi, qui était dépendant de lui ? Le filet de lumière qui tombait sur son bureau le laissait dans une ombre épaisse, je ne pouvais que deviner ses gestes, je me sentais comme un petit enfant assis devant

son géant de père. Je me tassais sur ma chaise, immobile, respirant mal et fort. Je me noyais dans l'écrasant silence meublé par le bourdonnement de l'ordinateur.

Quand il eut terminé son récit, je me pris à rêver de meurtre. Je voulais lui faire la peau, la lui arracher avec mes dents, le dépecer comme un animal dont on vendrait ensuite la fourrure. Il m'avait démoli en quelques phrases : "tu n'es pas ce que tu crois être ; tu n'es pas le fils de tes parents ; tu es un enfant issu d'une vente, de celle que tu fais d'ailleurs si bien, en te rendant régulièrement en Inde ; ta mère, la vraie, n'était qu'un ventre à louer"... Je revis alors, telle une procession maléfique, toutes ces femmes, si belles, si jeunes, leurs longs cheveux noirs coulant de leur nuque, esclaves modernes, louant leur ventre pour quelques milliers de dollars, et laissant derrière elles leurs enfants abandonnés sur les rivages des pays riches. Je revoyais leurs visages au regard vide, éteint, parfois haineux aussi, quand je les raccompagnais de la clinique à l'aéroport, où je les abandonnais au pied des avions, sans même un au revoir. J'imaginai alors ma mère, identique à toutes ces femmes, et je ne désirais plus rien sinon mourir, et emporter dans la tombe ce pourri d'Augustin. Il le comprit d'ailleurs fort bien puisqu'il glissa vers moi un pistolet à la crosse nacrée - pistolet de femme pour homme raté ! Décidément il me haïssait ! Je ne valais même pas la peine de se fendre d'une arme virile... C'est là que je pris ma décision : j'allais le tuer de mes mains, là, mais auparavant il allait devoir rédiger un testament. Il se soumit à ma loi, sans aucune émotion visible, sans protestation, comme si, en me confiant toutes ces vérités atroces, il n'en attendait pas moins de moi : devenir un meurtrier ! Son meurtrier ! Je lui ordonnai de prendre une feuille vélin, de grande classe, de celles qu'il utilisait quand il écrivait un document officiel, et lui ordonnai de me couvrir à l'égard des autorités :

Moi, Augustin KAS , psychanalyste de profession, avoue avoir organisé un trafic d'enfants, entre l'Inde et la France, trafic dont est issu David Martin, né sur le sol français de mère indienne et de sperme français dont je dois reconnaître d'ailleurs être la source. J'ai tout fait pour rendre la vie de David meilleure, mais celui-ci a déçu toutes mes espérances. Il n'est pas devenu le grand homme qu'il aurait dû, grâce à des soins psychanalytiques qui ont bercés son enfance. Il n'est devenu que ce toxicomane que tout le monde connaît, homme au destin truqué, certes, mais je ne lui voulais que du bien. Malgré ma grande déception, il n'en demeure pas moins mon fils et à ce titre héritier de tous mes capitaux, de ma clinique, de mes deux maisons au Mont ST Vincent. Ce soir, j'ai décidé de mettre fin à mes jours, ayant appris il y a quelques mois qu'il ne me restait que peu de temps à vivre, souffrant d'une tumeur au cerveau. Ayant encore toute ma lucidité, je déclare donc ce testament comme le seul et unique, valable et applicable en ces termes.

David, sache que je regrette de n'avoir pas pu ou pas su te mettre sur le chemin de la réussite. Je ne te demande qu'une chose : venir à mon incinération, sobre, après avoir effectué une cure. Dans le cas contraire, tu n'aurais rien de cet héritage qui serait alors divisé en parts égales entre les anciens clients de mon cabinet.

Une haine démesurée me souleva littéralement de mon siège. En face, le vieillard qu'il était devenu en si peu de temps posa son stylo, reprit sa pipe et se mit à rire. Ce fut ce rire démentiel, ravageur, moqueur, qui décida de mon geste : je pris l'arme et tirai. Il s'affala, sans vie.

Je me retrouve là, parmi une foule ennuyée, vaincue par un volcan ! L'Europe défailait sous les cendres et moi je me réjouissais intérieurement ! Pas de cimetière comme avenir immédiat ; pas de confrontation avec la famille d'Augustin ; pas de rencontres improbables ; pas de police...

Le temps était suspendu au fil du feu, des pierres en fusion, et de la lave en colère....je trouvais là une ultime harmonie entre mon état d'âme et la réalité ! Enfin !